

# JOURNAL

## DES DEMOISELLES.

Instruction.

### Voyage à Gand.

En quittant Lille, ville animée, luxueuse, mais peu intéressante aux yeux des voyageurs, car elle est absolument dénuée de monuments et d'objets d'art, nous nous dirigeâmes vers la Flandre, et pendant trois heures environ, notre voiture traversa des campagnes d'une fertilité enchanteresse, et où la variété de la culture suppléait la monotonie du terrain. Le goût de l'agriculture a dépeuplé cette contrée des forêts immenses qui la couvraient autrefois; mais l'art des hommes a remplacé ce magnifique ornement d'un sol vierge encore, et des arbres nombreux, dispersés dans les champs, entourent d'une verte ceinture des villages à la physionomie heureuse et opulente. Nous traversâmes Courtray, petite ville antique, riche et jolie, et qui, semblable à la femme forte de l'Écriture, file le lin avec des mains ingénieuses. Nous entrevîmes, en prenant la route de Gand, les lieux où se livra la sanglante bataille de *Groeningue* ou des *Eperons d'or* (au 1302). Ce théâtre

XI.

de la gloire flamande, cette lice où, pour la première fois, noblesse et bourgeoisie se livrèrent un si rude combat, n'est plus aujourd'hui qu'une grasse prairie, bornée par la Lys, qui roule à pleins bords ses flots transparents et paisibles. Nous franchîmes rapidement la route de Courtray à Gand, en traversant des hameaux, des villages et des bourgs dont la propreté et le confortable étonnaient nos yeux français, mal accoutumés à trouver dans les champs l'ordre et la richesse. Le peuple a l'air grave et poli, mais son langage rude et criard offensait nos oreilles; cette langue flamande, restée stationnaire depuis le moyen âge me semble, par son défaut d'élégance, de noblesse et d'harmonie, condamnée à n'avoir jamais d'avenir. Il ne m'étonne point qu'elle ait manqué de poètes; quels sons pourrait-on tirer d'un instrument aussi rebelle? mais il est fâcheux que les habitants d'un aussi beau pays n'aient pas su le chanter. Notre voyage approchait de son terme; à travers les tilleuls de la route, nous apercevions une ville d'une grande étendue et surmontée d'une noble couronne de tours : c'était Gand, la ville d'Artevelde et de Charles-Quint, la belliqueuse cité du moyen âge. Nous y entrâmes par une porte ornée de deux aigles, souvenir de la France et de l'empire; les rues, brillamment éclairées au gaz, nous parurent



tortueuses, antiques, mais semées d'accidents assez pittoresques. Le lendemain, dès notre réveil, nous nous fîmes conduire à la cathédrale de Saint-Bavon. Le portail attira nos regards; il est sombre, majestueux, d'un style imposant et sévère, et la porte principale est surmontée d'une statue représentant un chevalier portant un faucon sur le poing : c'est l'image du patron de l'église, de saint Bavon, qui, renonçant aux honneurs, aux dignités du monde, distribua ses biens aux pauvres et s'enferma dans un cloître, où il mourut en odeur de sainteté. Cette statue aurait peu de mérite peut-être aux yeux d'un artiste, mais son expression à la fois pieuse et vaillante me frappa beaucoup; il semble que la religion et la chevalerie surveillent l'entrée de ce temple qui vit les pas de Philippe le Bon, de Charles le Hardi, de Charles-Quint, de Lannoy, de Pescaire et du malheureux comte d'Egmont. L'architecture de l'église ne saurait être comparé aux sublimes cathédrales que la France doit aux Normands; ce ne sont ni les sveltes colonnes, ni les prodiges de sculpture, ni les voûtes suspendues par la main des fées que l'on admire à Laon, à Amiens, à Caen et à Chartres, mais la vaste étendue de Saint-Bavon, la splendeur de ses ornements, la multitude de statues et de tableaux qui peuplent ses parvis, impriment à cette église un caractère de grandeur et de noblesse. Nous nous arrêtâmes devant les fonts baptismaux où fut ondoyé Charles-Quint. Leur forme, qui est celle du globe terrestre, rappelle à la pensée ce globe impérial que Charles, tant d'années, porta dans ses mains, symbole d'un pouvoir sans bornes et qu'il abandonna, pourtant, préférant au luxe et aux grandeurs une robe de bure et une couche de roseaux, échangeant la suprême puissance contre l'humble soumission d'un moine, abdiquant même sa propre volonté, tant il est vrai que *cet empire fatigue son triste possesseur* !

Le chœur de Saint-Bavon, élevé sur dix

marches, est d'une grande magnificence; les chapelles qui l'entourent sont revêtues de marbre, et fermées par des grilles de bronze artistement ouvragées. On nous montra dans l'une d'elles l'adoration de l'agneau, tableau de Van Eyck, l'inventeur de la peinture à l'huile. Que dire de cette toile admirable, inspirée par la foi des premiers âges, de ces temps où l'artiste, rendant à César ce qui était à César, ne consacrait ses talents qu'au Dieu qui les lui avait donnés, et ne touchait à ses pincesaux qu'avec un saint respect, en songeant qu'ils allaient reproduire les augustes images de la Divinité! Alors, la foi s'alliait au génie pour créer des chefs-d'œuvre. Le tableau de Van Eyck représente l'agneau mystique, environné des chœurs radieux des anges et adoré par les saints et les saintes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Les figures des vierges et des saintes femmes sont empreintes d'une grâce angélique; rien de terrestre ne se mêle à leur beauté; celles des prophètes, des apôtres et des martyrs, énergiques et vigoureuses, respirent la poésie sombre et vaste de la Bible et de l'Apocalypse; sur le dernier plan, s'élèvent les tours de la céleste Jérusalem, et par une idée naïve, le peintre les a copiées d'après celles de Maëstricht, sa patrie. Le coloris de ce tableau a traversé quatre siècles, sans rien perdre de son éclat et de sa fraîcheur. Dans une chapelle voisine, nous vîmes un tableau de Rubens, représentant saint Bavon distribuant ses biens aux pauvres; c'est toujours le pinceau du grand maître, c'est toujours ce mouvement, cette ardeur, cette animation qui n'appartiennent qu'à lui; mais néanmoins ce tableau me paraît inférieur au saint Roch guérissant les pestiférés, qu'on voit à Alost, et surtout à l'immortelle descente de croix de la cathédrale d'Anvers, si digne d'inspirer tous les hommages de l'artiste et du chrétien. Dans le chœur de l'église, que les chanoines, revêtus de leur noble et solennel costume, venaient à peine



de quitter, nous remarquâmes quatre grands candélabres de bronze, qui rappellent un nom historique et un souvenir touchant. Ils ont appartenu à la chapelle de Charles I<sup>er</sup>, le malheureux roi d'Angleterre. Après avoir regardé les fresques en grisaille, les stalles élégantes des chanoines, les armoiries des chevaliers de la Toison-d'or suspendues au-dessous des fenêtres, notre attention tout entière fut captivée par le magnifique tombeau de marbre, érigé à la mémoire d'un évêque de Gand, monseigneur Triest, et sculpté par le célèbre Duquesnoy. L'évêque, couché sur son lit funéraire, adore la croix de Jésus-Christ et semble, dans une douce extase, passer de la vie terrestre à la vie éternelle. Deux anges, modèles de grâce et de pureté, pleurent au pied du tombeau, et dans ces trois figures, le marbre s'est fait chair, l'argile s'est animée, la pierre a reçu la vie et le sentiment. Nous quittâmes l'église, ravis de cette belle production.

Nous vîmes en passant le Beffroi, tour bâtie en 1183 et destinée à renfermer les archives et les cloches de la ville. Elle est surmontée d'un énorme dragon doré, aussi fantastique d'origine que de structure, car la tradition prétend qu'il fut conquis au temps des croisades sur une des églises de Constantinople, et envoyé en Flandre par Baudoin IX.

L'hôtel de ville, commencé en 1481, ne fût jamais achevé. Il est d'une architecture gothique et semé de fleurons, de statues, de dais et de clochetons. Il renferme plusieurs salles imposantes et spacieuses, qui virent les événements et les personnages les plus célèbres des guerres du seizième siècle. On se sent ému en pensant que Guillaume le Taciturne a franchi les marches de cet escalier, et que du haut de ce balcon, aux trêves de pierre, fut proclamée la fameuse *Pacification de Gand*, qui réunit un moment sous un même étendard toutes les provinces des Pays-Bas et les rendit invincibles; noble réalisation de cette vieille

devise adoptée depuis par les Provinces-Unies, et qu'on peut appliquer aux intérêts des particuliers comme à ceux des états : *Les petites choses croissent par la concorde.*

En repassant dans notre mémoire les souvenirs de cette faible nation qui lutta (non sans succès) avec l'orgueilleuse et triomphante Espagne, nous avançons dans les rues de Gand, et nous étions charmés de leur aspect riant et paisible. On y remarquait la vaste et sérieuse animation d'un grand négoce plutôt que le petit tracas d'un commerce de détail; nous voyions peu de boutiques, mais en revanche, les cheminées des manufactures jetaient au vent leur panache de fumée, et le bruit des métiers troublait fréquemment le silence de ces longues rues, aux maisons coquettes et parées, dont les fenêtres, pareilles à de petites serres, étaient toutes émaillées de géraniums et de rosiers. Nous vîmes tour à tour, dans nos courses, des églises riches de tableaux, de reliquaires et de statues à doter tous les temples d'un département français; deux citadelles, la première bâtie par Charles-Quint pour réprimer la fougue de ses turbulents compatriotes, la seconde élevée sous le roi Guillaume I<sup>er</sup>; les ruines intéressantes d'une chapelle bâtie au septième siècle; les restes orgueilleux et solides d'un château des comtes de Flandre, lugubre et noir séjour, triste comme une prison, armé, défendu, cuirassé comme une citadelle, n'ayant, en un mot, d'un palais que le nom; des hôpitaux où la charité se montre sous mille formes ingénieuses et variées; une prison que Howard citait comme un modèle; une salle de concert élégante et entourée d'un somptueux jardin; des galeries particulières qui réunissent les tableaux des plus grands maîtres, où chaque pays, chaque siècle, chaque artiste compte au moins un représentant; et enfin, pour abrégé cette trop longue énumération, nous vîmes les plans d'une salle de spectacle et d'un palais de



Justice: l'une, élégante, coquette, aérienne, l'autre, majestueux, imposant et austère, et qui promettent à la ville deux nobles ornements de plus. Nous regrettâmes de ne voir aucun monument à la mémoire des deux Artevelde, ces généreux défenseurs des franchises flamandes, à celle de Charles-Quint, si grand malgré ses fautes, et en quittant la vieille capitale de la Flandre, nos yeux restèrent longtemps attachés sur le dragon du Beffroi, dont les ailes étendues brillaient au soleil et semblaient pour la ville hospitalière une égide toute-puissante.

M<sup>me</sup> ÉVELINE RIBBECOURT.

## Revue Littéraire.

*Fêtes et souvenirs du congrès de Vienne, tableaux de salons, scènes anecdotiques et portraits, par M. le comte A. de Lagarde. Chez A. Appert, imprimeur-éditeur, passage du Caire, 54.*

Le congrès de Vienne eut la prétention de refaire l'Europe, si profondément ébranlée par cette rapide série de révolutions et de guerres depuis 1791 jusqu'à 1814, et de régler les droits, les intérêts de chaque peuple, de chaque souverain; sous ce rapport, il a eu et devait avoir ses juges sérieux, ses historiens politiques; mais cette grave assemblée de rois, de princes, de ministres, d'ambassadeurs, aimait à déposer à certaines heures le fardeau de l'étiquette, et savait mener de front les affaires et les plaisirs; *c'est un tissu politique tout brodé de fêtes*, avait dit le prince de Ligne; et cette société brillante, animée, où toutes les nationalités étaient représentées non seulement par leurs hommes d'état, mais encore par l'élite de leurs hommes d'esprit, et de leurs jeunes femmes belles ou jolies, avait manqué d'un chroniqueur bien informé,

qui nous initiât à cette vie intime et peu connue de la célèbre conférence, d'un peintre ingénieux qui, dans des esquisses ressemblantes, mit en scène ces physionomies si curieuses et si variées. Fort heureusement il y avait alors à Vienne un homme de goût et d'esprit, homme de bonne compagnie par excellence, bien accueilli partout, recherché dans le meilleur monde, obtenant par ses qualités personnelles et par les illustres amitiés qu'elles lui méritaient, des communications précieuses, joignant enfin au mérite de bien observer, celui de bien dire; puis, vingt-cinq ans après, quand les rivalités politiques et bien des préventions se furent effacées, quand le jour de l'éloge et même de la critique fut venu pour tous ces célèbres et gracieux acteurs qui brillèrent dans les affaires ou dans les fêtes de cette époque, M. le comte de Lagarde sortit de son discret portefeuille l'histoire anecdotique de ce mémorable congrès de Vienne, qui pendant quatre mois, au milieu des danses, des chants et des fleurs, a remué l'Europe, et qui a été dissous par le débarquement en France de Napoléon, lassé de sa prison de l'île d'Elbe.

Vos pères liront avec plaisir, avec émotion, cet ouvrage plein d'intérêt et de charme, où des observations justes et fines s'allient aux sentiments les plus bienveillants, les plus généreux; et nous allons choisir dans ces deux volumes les fragments qui méritent de vous être offerts. Nous laisserons le plus souvent possible à l'auteur les expressions et les pensées qui sont à lui, car s'il aime à raconter ce qu'il a vu, il est juste de dire qu'il le raconte à merveille.

A Vienne, M. le comte de Lagarde eut l'avantage de vivre dans l'intimité du maréchal de Ligne, ce prince allemand qui avait toutes les grâces du grand seigneur français, parlait et écrivait si bien dans notre langue, et qui a laissé des ouvrages pleins d'instruction, de bon goût et d'imagination.

Le prince de Ligne était dans sa quatre-



vingtième année, mais on peut dire qu'en dépit du temps il était resté jeune. Il avait conservé ce caractère aimable, cette gracieuse originalité, cette urbanité séduisante qui toujours avaient prêté tant de charme à sa société. Aussi d'une voix unanime le nommait-on le dernier des chevaliers français. Sa verve, innocemment satirique, s'exerçait principalement sur l'allure vraiment étrange que prenait le congrès, où le plaisir semblait être la seule affaire importante. « Le congrès ne marche pas, disait-il, il danse. » Dans cet enivrement général, dans cette succession non-interrompue de fêtes, de bals, ce n'était pas le contraste le moins curieux, le moins intéressant, que la figure imposante de ce vieux maréchal, recherché partout, quoique sans aucun caractère officiel, et peignant souvent la situation politique, par un trait, par un à-propos que chacun s'empressait de répéter.

Le prince de Ligne avait été l'ami de Joseph II et de Catherine de Russie; admirateur de cette impératrice, il l'appelait Catherine *le Grand*. Dans un voyage en Tauride, où il l'accompagnait, le yacht impérial doublait le promontoire de Parthenizza, où fut, dit-on, jadis le temple d'Iphigénie. On discutait sur le plus ou le moins de probabilité de cette tradition, lorsque Catherine, étendant sa main vers la côte : « Prince de Ligne, dit-elle, je vous donne le pays contesté. »

Aussitôt le prince, en uniforme, le chapeau en tête, s'élance à la mer et gagne le promontoire à la nage.

« Votre majesté ! s'écrie-t-il du rivage, en tirant son épée : Je prends possession. »

Ce rocher de la Tauride a depuis porté le nom du prince qui en est resté propriétaire.

Peu de temps avant sa mort, arrivée pendant le congrès, le vieux maréchal répétait en riant l'épithète composée en son honneur par le marquis de Bonnay :

Ci-gît le prince de Ligne :  
Il est tout de son long couché.  
Jadis il a beaucoup pêché,  
Mais ce n'était pas à la ligne.

Cependant, ajoute M. de Lagarde, l'excellent vieillard, qui aimait à parler de son âge, n'aimait pas qu'on lui en parlât.

L'auteur nous montre tour à tour les autres notabilités du congrès de Vienne. L'empereur de Russie, encore jeune et brillant; sa femme, l'impératrice Élisabeth, à la figure douce et mélancolique; le grand duc Constantin, exclusivement occupé de parades et de tenue militaire, Le comte Capo d'Istria, qui devait être plus tard l'un des libérateurs de la Grèce; cet autre philhellène ardent et plus généreux, Alexandre Ipsilanti, destiné à une fin si cruelle dans les prisons de Montgatzen et de Theresienstadt. Le baron Pozzo di Borgo, cet infatigable ennemi de Napoléon, ce rusé diplomate qui, dans le triomphe, ne savait pas dissimuler sa haine contre l'illustre prisonnier de l'île d'Elbe. Le roi Guillaume de Prusse, accompagné des jeunes princes Guillaume et Auguste, et de ses deux conseillers, le prince de Hardenberg et le savant baron de Humboldt. Cette figure ouverte, sur laquelle se peint la bonté de l'âme, c'est celle de Maximilien, roi de Bavière; voici son fils Louis, qui a porté sur le trône l'amour des lettres. Cette forme colossale dont au bal un domino noir ne déguise ni ne diminue l'ampleur, c'est le roi de Wurtemberg; près de lui est son fils, le prince Guillaume, dont l'amour pour la grande duchesse d'Oldembourg, sœur de l'empereur Alexandre, le retient au congrès et l'occupe bien plus que les graves intérêts de la politique. Ce petit homme pâle, avec ce grand nez aquilin et ces cheveux d'un blond blanc, c'est le roi de Danemarck; son esprit vif et gai, ses réparties heureuses, l'ont fait surnommer le *loustic* de la brigade souveraine. Cette figure douce, autrefois riante, et maintenant sérieuse, c'est celle du prince Eu-



gène : au milieu des joies triomphantes de la Sainte-Alliance, il se tient à l'écart; il pense à sa mère, restée sans appui à Paris, et au grand homme abattu dont il fut le fils adoptif. On le rencontre le matin, à pied, dans les rues de Vienne, donnant le bras à l'empereur Alexandre, qui lui témoigne une affection sincère. C'était, dit l'auteur, une royale camaraderie; Alexandre était digne d'inspirer et de connaître l'amitié.

Là brillait par son absence le roi de Saxe. Ce monarque adoré de ses sujets : *le plus honnête homme qui ait occupé le trône*, disait Napoléon, n'avait voulu figurer au congrès que par ses plénipotentiaires.

Nous ne vous ferons pas faire connaissance avec cette foule de princes et de chefs des maisons régnantes d'Allemagne, accourus pour prendre part à cette grande réunion politique; et pour savoir de quelle manière le tribunal des rois taillerait et rognerait les limites de leurs petits états.

Le chef des plénipotentiaires anglais était lord Castlereagh, qui plus tard s'est suicidé étant ministre; le duc de Wellington ne vint que peu avant la fin du congrès prêter l'appui de son nom à la politique de l'Angleterre.

La France était représentée par le duc d'Alberg, le comte Alexis de Noailles, M. de la Tour du Pin, et par le prince de Talleyrand, qui, dans cette circonstance difficile, soutint avec dignité et avec tout l'esprit qu'on lui a connu, l'honneur de la France et les intérêts de ses alliés.

Mais laissons, Mesdemoiselles, vos frères aînés apprendre avec M. le comte de Lagarde l'histoire des choses et des hommes politiques de ce célèbre congrès : entrons avec l'auteur dans le palais de Schœnbrunn, résidence du roi de Rome, et où le vieux maréchal de Ligne a voulu servir d'introduit à son protégé, le comte de Lagarde.

En ce moment, notre célèbre peintre Isabey achevait le portrait du roi de Rome, qui était destiné à l'impératrice Marie-

Louise : c'est ce même portrait qu'Isabey vint remettre à l'empereur, après le miraculeux retour de l'île d'Elbe; la vue de ce précieux médaillon a bien souvent consolé le malheureux père, durant sa triste et longue captivité de Sainte-Hélène!

Quand madame de Montesquiou vint annoncer à cet enfant que le maréchal prince de Ligne venait le voir : « Est-ce un des maréchaux qui ont trahi mon père ? » s'écria-t-il; qu'il n'entre pas ! » On eut beaucoup de peine à lui faire comprendre que la France n'était pas le seul pays où il y eût des maréchaux.

À la vue du prince de Ligne, qu'il aimait beaucoup, le jeune Napoléon, s'échappant de la chaise où il posait, vint aussitôt se jeter dans ses bras. C'était en vérité le plus bel enfant qu'il fût possible de voir. Sa ressemblance avec son aïeule Marie-Thérèse était frappante. La coupe angélique de son visage, la blancheur éblouissante de son teint, le feu de ses yeux, ses jolis cheveux blonds tombant en grosses boucles sur son cou, offraient le plus gracieux modèle au pinceau d'Isabey. Il était vêtu d'un uniforme de hussards, richement brodé, et portait sur son dolman l'étoile de la légion d'Honneur.

« Voici un Français, mon prince, lui dit le maréchal en le montrant.

— Bonjour, monsieur, me dit le jeune Napoléon; j'aime bien les Français. »

Me rappelant, ajoute l'auteur, ce mot de Rousseau, « que personne n'aime à être questionné, surtout les enfants, » je me baissai vers lui et l'embrassai.

Son goût pour l'art militaire se trahissait dans ses yeux, dans ses paroles.

« Je veux être soldat, disait-il un jour : je monterai à l'assaut. » On lui objecta que les baïonnettes l'empêcheraient de passer.

« N'aurai-je pas une épée pour écarter les baïonnettes ! » répondit-il avec fierté.

Sa curiosité pour connaître l'histoire de son père était extrême : l'empereur François, son aïeul, convaincu que la vé-



rité devait être la base de toute éducation, et surtout de celle d'un prince, voulut qu'on ne lui laissât rien ignorer. L'enfant écoutait avidement ces récits d'une vie qui, en vingt ans, a dépassé tous les prodiges de l'histoire. La vivacité de ses joies, l'impatience de ses désirs et de ses volontés avaient le caractère de l'enfance, tandis que son ardeur de s'instruire, son habitude calme et réfléchie, annonçaient un âge plus avancé : tout chez lui, dit M. de Lagarde, pouvait faire croire que le génie est héréditaire.

Sa présence d'esprit se signalait dans tout ce qui lui rappelait son père. La veille de notre visite, on lui annonça le commodore anglais sir Neil Campbell, le même qui avait accompagné Napoléon à l'île d'Elbe.

« Mon prince, lui dit madame de Montesquiou en lui présentant cet officier, êtes-vous content de voir monsieur, qui n'a quitté votre père que depuis quelques jours ?

— Oui, je suis content; mais il ne faut pas le dire... » ajouta-t-il en mettant un doigt sur sa bouche.

Le commodore le prenant dans ses bras, lui dit : « Votre papa m'a chargé de vous embrasser. » Il l'embrassa et le reposa à terre.

L'enfant, qui tenait en ce moment une toupie d'Allemagne entre les mains, la jeta avec force sur le parquet et l'y brisa en disant « Pauvre papa ! » puis il fondit en larmes.

Il s'exprimait sur la perte de sa royauté enfantine avec une sorte de mélancolie touchante et résignée.

« Je vois bien que je ne suis plus roi, » disait-il dans son voyage de Rambouillet à Vienne : « je n'ai plus de pages. »

Le prince de Ligne lui montrait un jour quelques-unes de ces médailles frappées à l'occasion de sa naissance.

« Je les reconnais, lui dit-il; elles ont été faites quand j'étais roi. »

Cette résignation courageuse, qui était le trait le plus marqué de son caractère, il l'a conservée jusqu'à son dernier

moment. Quand, à vingt-deux ans, miné par la plus douloureuse maladie, il s'éteignit dans ce même château de Schœnbrunn, et qu'il vit arriver lentement la mort, lui jeune, beau, rempli de talents, fils d'un grand homme, il causait de sa fin prochaine avec les personnes qui l'entouraient, prenant une sorte de plaisir à détruire lui-même toutes les illusions de l'espérance...

Sous la pénible impression de ces souvenirs, nous n'essayerons pas de reproduire ici les fêtes éblouissantes et variées auxquelles rois et reines se laissaient tellement entraîner, que le prince de Ligne les avait surnommés les souverains en vacances. Nous ne rapporterons ni les grands événements ni les petites anecdotes qui vinrent signaler ces quatre mois de diplomatie et de divertissements; mais nous ne pouvons résister au plaisir d'emprunter à l'intéressant ouvrage de M. le comte de Lagarde, cette histoire touchante et vraie de deux jeunes et nobles fiancés de Hongrie.

« Liés par une étroite amitié, les comtes Hadick et Amady résolurent d'y joindre les liens plus forts de la parenté, en unissant leurs enfants à peu près du même âge. Théodore Hadick, seul rejeton de cette famille illustre, fut donc élevé avec la jeune Constance Amady, qui dès son enfance, se montrait aussi bonne qu'elle était belle. A quinze ans, les sentiments de ces deux jeunes gens étaient déjà ce qu'ils devaient être toute leur vie. Les châteaux des deux magnats étaient voisins l'un de l'autre : Constance, en assistant aux leçons de son jeune ami, apprit facilement tous ces exercices qui développent les grâces sans nuire à la beauté. Ce qui les rapprochait encore, c'était une même et vive passion pour la musique, passion qui paraît innée chez les Hongrois. Dans tout le pays on les citait comme des modèles de perfection et de vertu : déjà leurs pères songeaient à fixer l'époque de leur prochaine union, lorsque la guerre éclata.

» Les lois de Hongrie obligent chaque



noble à combattre personnellement pour la défense de la patrie ; et dans les grands dangers, quand la nation entière prend les armes, les magnats marchent, avec leur bannière, à la tête de leurs vassaux. Le comte Hadick, jaloux de l'honneur de sa maison, désirait vivement que son fils prît part aux combats qui allaient se livrer. Constance, dissimulant sa douleur, toute à l'avenir, à la gloire de son ami, vit avec courage les apprêts d'un départ que les chances de la guerre pouvaient rendre bien long et peut-être éternel.

» Impatient de se dévouer à son pays, Théodore pressait l'instant qui devait lui fournir l'occasion de se rendre plus digne encore de celle qu'il aimait : on fixa le jour du départ ; mais la veille, les fiançailles se firent au château, et ce fut avec la certitude de posséder à son retour la main de Constance, que le jeune comte, à la tête de ses vassaux, alla rejoindre à Pesth l'armée hongroise. Les résultats de cette guerre sont connus. Les Français gagnèrent la célèbre bataille de Wagram, mais les Hongrois conservèrent leur réputation de brillante valeur, et Théodore, par plusieurs actions d'éclat, mérita que le chapitre de l'ordre de Marie-Thérèse lui conférât sa croix, regardée comme une des plus honorables distinctions militaires.

» Mais tandis que la gloire comblait le jeune homme de ses faveurs, Constance, victime d'une maladie cruelle, était aux portes du tombeau. Atteinte d'une petite vérole maligne, longtemps elle fut entre la vie et la mort. Les médecins, en conservant ses jours, ne purent la préserver entièrement des atteintes du venin funeste et empêcher ce visage, que la nature avait fait charmant, de devenir presque hideux. On ne permit à la jeune fille de contempler ses traits que lorsqu'elle fut en pleine convalescence.

» A cette vue, le désespoir la saisit, et persuadée que Théodore ne pourrait plus l'aimer, elle appelait la mort.

» En vain son père et le comte Hadick cherchaient à la rassurer. Poursuivie par cette horrible crainte de ne plus être digne de son fiancé, elle repoussait toutes consolations.

» Un matin, elle était dans les bras de son père, qui la conjurait de vivre au moins pour lui : le domestique qui avait accompagné Théodore à l'armée, entre précipitamment dans la pièce où Constance se trouvait, et annonce que son maître le suit. Effectivement, on entendit la voix du jeune homme qui s'avancait en criant :

» — Constance, où es-tu ? où es-tu ?

» A ces accents si chers, l'infortunée n'a pas la force de fuir, elle se couvre le visage avec son mouchoir et répond d'une voix étouffée par les sanglots :

» De grâce, Théodore, ne m'approche pas ; j'ai perdu ma beauté.

» — Qu'ai-je entendu ? mais regarde-moi, chère Constance...

» — Non, non, tu frémirais en me voyant... Je n'ai plus rien, rien à t'offrir que mon cœur.

» — Eh ! que m'importe ta beauté, si ton amour est le même... Constance, je ne puis plus te voir ! »

» Elle lève les yeux, le regarde... Théodore était aveugle : un coup de feu l'avait privé de la vue.

» — Ah ! mon Dieu ! soyez béni, s'écrie Constance en tombant à genoux. Théodore ! nous serons unis... tu pourras m'aimer encore !

» Le mariage se fit peu de temps après. Jamais couple si digne d'être heureux ne le fut peut-être aussi réellement. Partout la comtesse conduit son époux sans le quitter un seul instant ; elle l'entoure des soins les plus délicats ; Si elle porte toujours un voile, ce n'est pas qu'elle craigne de montrer des traits défigurés ; mais elle craint que les remarques de la foule sur la perte de sa beauté ne viennent attrister le cœur de l'époux qu'elle adore. »

DE PUSSY.



## Littérature Etrangère.

### CANTO DI PRIMAVERA.

Quanto, o bel maggio, quanto  
Spirto di poesia m'accendi al core!  
Anime senza amore,  
Lungi da me; vi saria noja il canto.

Obezzan fior novelli  
Pur or tra'l verde usciti;  
Da freschi venticelli  
Ricorsa è la laguna;  
Chè gioconda armonia per tutti illilli!  
Quante fraganze in una!

Dall' aperte finestre e dalle loggie  
Mostra tra i fior la giovinetta il viso;  
Fan l'aër gajo, mobile, odoroso  
Le repentine piogge;  
Lieve è il lavor, dolcissimo il riposo,  
In ogni cosa è riso.

Tuona, tuona festevole  
L'etra commosso, e le correnti nuvole  
S'addensano, si squarciano,  
E mille strane immagini  
Dipingono nel piano ampio ceruleo;  
E lieto riappare  
Il sole a irradiar le rive e il mare.

Nella, riprendi i lini  
Bianchi e leggeri. Di cader consenti  
Sul molle omero a' crini.  
In gondoletta bruna  
Scivola pei canali ribucenti  
Al lume della luna.

Io canterò. Me misero!  
Alberga poesia ne' miei pensieri,  
Ma sul labbro non vien se non restia.  
Sorridi, o Nella mia,  
Dolce sorridi, e guata.  
Tacendo, volentieri  
In te s'affissa l'anima innamorata.

LUIGI CARRER.

### LE PRINTEMPS.

Combien, ô beau mois de mai, combien, esprit de poésie, tu enflammes mon cœur! Loin de moi, âmes insensibles; ce chant vous serait un ennui.

A présent les fleurs nouvelles parfument les vertes campagnes; les lagunes ondulent doucement sous la fraîche haleine des zéphirs; quelle joyeuse harmonie en tous lieux! Que de suaves odeurs en une seule!

Sur les terrasses et par les fenêtres ouvertes, le visage de la jeune fille apparaît au milieu des fleurs; avec les pluies soudaines l'air devient riant, léger, odorant; le travail est facile, le repos est doux; en toute chose est un charme.

Que l'atmosphère émue tonne gaiement, que les nuages rapides s'amoncellent, se déchirent et forment mille figures bizarres sur la vaste plaine azurée; le soleil reparait joyeux pour étinceler sur les rives et sur la mer.

Nella, reprends les blanches et légères mouselines; laisse tes cheveux flotter sur tes moites épaules; et dans la gondole noire qui siffle sur les canaux, éblouis à la clarté de la lune.

Je chanterai. Moi, malheureux! La poésie réside en mes pensées; mais elle n'arrive que rebelle sur mes lèvres. Souris, ô ma Nella. Par ton regard, ton doux sourire, l'âme charmée contemple et se tait.

M<sup>me</sup> ELISA VAN TENAC.



Éducation.

Les Saladins d'Anglure.

I.

Sur le chemin de Châtillon-sur-Seine à Dijon, si vous quittez la grand'route à la hauteur de Chaumes, et que vous vous avanciez à quelques kilomètres, vers la droite, dans la direction d'Ampilly, derrière un beau rideau de bois, vous trouverez un village agréablement situé, qui porte le nom de *Jours*. De là ce facétieux proverbe, que vous entendrez peut-être répéter à quelque vigneron de la Côte-d'Or, que vous aurez pris pour guide, et que nous ne vous donnerons pas toutefois comme un modèle de poésie, surtout sous le rapport de la rime :

Entre Chaume et Ampilly  
On peut voir *jours* et *minuit*.

Êtes-vous amateur des vieux monuments du moyen âge ? En cette hypothèse, payez d'abord un tribut d'attention à l'église du hameau ; vous y trouverez des ogives et des chapiteaux, dont la facture accuse *au plus tôt* le treizième siècle ; puis à quelques pas de là, un autre édifice non moins curieux et beaucoup plus magnifique attirera sûrement vos regards et captivera votre intérêt. C'est un splendide manoir de la renaissance ; c'est l'antique résidence des châteaux de *Jours*. Si vous l'abordez par sa face principale, ne craignez point de voir se dresser à votre approche le pont-levis hérissé de sa berse de fer, ni d'entendre quelque soudard rôdant sur la plate-forme des tours, armé de l'espigole, vous jeter du haut des créneaux un menaçant *qui*

*vive* ? Entrez sans peur ; l'hôte actuel du manoir est un brave cultivateur, châtelain débonnaire, qui a mis en prairies artificielles son parc seigneurial, canalisé l'eau vive des fossés de défense, et qui, à défaut de l'antique hospitalité des gentilshommes, n'accueillera du moins qu'avec une complaisante indifférence votre pèlerinage historique et votre visite inattendue.

*Autre temps, autres mœurs !* La salle des gardes s'est changée en cellier ; au lieu des harnois de guerre, des instruments aratoires, armes inoffensives de ce siècle industriel, jonchent actuellement les longs corridors dallés ; la grand'salle, à la vaste cheminée blasonnée, aux solives saillantes et formées d'un châtaignier inaltérable, n'est plus qu'un séchoir ; l'antique chapelle sert de magasin aux semences ; et la campanille, dont le carillon reste sans voix, est devenue l'asile du passereau et de l'hirondelle. Mais à chaque pas votre œil contempera cette architecture élégante et somptueuse, s'arrêtera satisfait devant une gracieuse attique ou une arabesque légère, et vous lirez encore sur quelque frise de marbre l'harmonieuse devise que les barons de *Jours* avaient fait graver en maint endroit de leur maison de plaisance : *DE DIE IN DIEM, de jour en jour*. Et puis, dans la rêverie qu'aura fait naître en vous ce spectacle, les souvenirs d'autrefois, s'échappant de ces murs élevés jadis par la main de ceux qui dorment aujourd'hui dans la tombe, viendront, ombres invisibles, murmurer aux oreilles de votre esprit cette langue mystérieuse que parlent aux vivants les choses qui ne sont plus. Votre curiosité interrogera d'un regard de plus en plus avide ces témoignages écrits en caractères de pierre, que la main du temps a déjà presque effacés. Enfin, lorsque, votre inspection terminée, vous viendrez prendre congé de votre hôte et le remercier du plaisir qu'il vous aura permis, pour répondre à votre politesse en livrant un dernier appât à votre zèle de touriste, il mettra sous vos



yeux un vieux manuscrit, unique débris des anciennes archives de sa châtellenie. Pour peu que la lecture des chroniques et des parchemins vous soit familière, plus d'une page de ce manuscrit vous dédommagera de quelques instants d'étude. Et par exemple, du feuillet 23 au feuillet 31, vous y rencontrerez le passage suivant :

« ... *Item*. Quiconque se marie au lieu de Jours, soit homme ou femme, doit au seigneur un gâteau beau et suffisant d'une demi-mesure de froment, qu'ils sont tenus porter audit seigneur en son château, avec une poule, le jour des noces desdits mariés; et s'il y a ménestrels auxdites noces, ils y doivent venir cornants et jouants de leurs instruments, en apportant ledit gâteau et poule audit seigneur de Jours. Et est dû ledit gâteau et poule par lesdits sujets dudit Jours, quelque part qu'ils se marient, à peine de 65 livres d'amende. »

Mais ce manuscrit mentionne surtout une histoire bien autrement instructive et merveilleuse : c'est une légende de chevalerie beaucoup plus ancienne que le château de Jours lui-même, où la suite des temps est venue seulement en transporter les traces. D'autres âges et un autre manoir lui donnèrent naissance et en furent le premier théâtre; c'est donc ailleurs qu'il faut aller chercher son origine : si votre gracieuse attention veut bien m'y suivre encore, je vais vous la rapporter de mon mieux.

## II.

La rivière d'*Aube*, avant de quitter le territoire qu'elle arrose en lui laissant son nom, rencontre une île qu'elle enceint de ses bras. A l'angle de cette île, et dans cette position favorable pour rançonner les marchandises et les voyageurs, s'éleva, il y a bien des siècles, un château fort; puis, ainsi qu'il arriva souvent, un noyau d'habitations vint se grouper à l'entour et former une commune. Village et château placés sur un angle prirent de leur situation le nom d'*Anglure*, qu'ils portent encore aujourd'hui.

La famille qui posséda primitivement ce domaine s'appelait anciennement de Saint-Chéron, et portait pour armes *d'or à la croix ancrée de sable*. Mais, d'après l'usage généralement suivi par les nobles de France, et qui consistait à prendre le nom de leur terre la plus importante, le chef de cette famille changea le titre de seigneur de Saint-Chéron en celui de baron d'Anglure. Ce fief était, en effet, très-considérable; le baron d'Anglure relevait directement de l'évêque de Troyes, et en arrière-fief de la couronne. Il était un des quatre vassaux de la crosse, qui, lors des cérémonies du joyeux avènement de l'évêque, cérémonies que nous avons fait connaître à nos lectrices (1), venaient lever le prélat et le portaient en grande pompe sur leurs épaules depuis l'abbaye de Notre-Dame aux Nonnains jusqu'à son église cathédrale. Pour prix de ce service, l'évêque devait au baron d'Anglure un hanap ou coupe à boire d'argent doré à l'intérieur, du poids de deux marcs de métal, plus un troisième marc d'argent en numéraire. Le château, en vertu d'une distinction spéciale méritée par de hauts exploits, quoique déjà noble et tenancier de la couronne, fut anobli par les rois de France. Enfin, lorsqu'au treizième siècle, la comtesse Marie réunit tous ses vassaux de Champagne, le baron d'Anglure eut le pas sur les autres seigneurs, et signa avec eux la chartre qui résulta de cette cour plénière.

Un gentilhomme de cette maison, appelé Jehan d'Anglure, avait épousé une dame d'une haute naissance et pleine de beauté, dont le nom était Helvide. Déjà trois jeunes enfants grandissaient sous leurs yeux lorsque le pape et le légat envoyèrent par la contrée des prédicateurs qui, dans un appel énergique, conviaient, au nom de Dieu, les chrétiens de France à la défense de leurs frères d'Orient, et à la délivrance du saint sépulcre de Jérusalem. Jehan prit la croix et s'arma.

(1) Voyez année 1842, p. 90.



Helvide, en femme noble et chrétienne, se résigna à laisser partir ainsi son époux. « Allez ! lui dit-elle, puisque l'honneur le veut ; mais revenez-moi plus glorieux et toujours fidèle. » Dans un dernier adieu, le chevalier prit à part sa femme, tira d'un écrin contenant de riches bijoux dont il lui avait fait présent en mariage, un anneau d'or délicatement ouvragé ; dans le cercle intérieur un ciseleur habile avait entaillé ces deux noms : † Jehan, Helvide † ; sous un léger effort, cet anneau s'ouvrit en deux parts formant deux anneaux plus minces et dont l'une et l'autre contenait la moitié de l'inscription tout entière. Le baron prit solennellement à son doigt la contrepart de l'anneau béni, et après avoir déposé sur le front de sa femme, sur celui de ses enfants, un suprême baiser, il partit, suivi de son écuyer et d'un somptueux attirail de guerre.

Arrivé en Terre sainte, après bien des traverses, le chevalier remporta maint avantage sur les infidèles, et se couvrit de gloire. Dans une importante bataille, s'étant rencontré corps à corps avec le capitaine des musulmans, Saladin, il soutint un combat terrible ; des deux côtés se fit une succession de prodiges de valeur ; enfin Saladin, désarçonnant d'un coup de lance son adversaire, se précipita sur lui, le renversa sous son genou, la dague au poing, et le somme de se rendre.

Jehan d'Anglure, fait prisonnier, fut dépouillé de ses vêtements, couvert d'un costume servile et réduit au sort des esclaves. Un jour qu'en présence du vainqueur, il travaillait à quelque besogne ignominieuse, l'âme en proie à ses mélancoliques pensées, le sultan, qui concevait une haute estime pour la bravoure qu'avait déployée son ennemi, s'approcha du gentilhomme captif. « Sire d'Anglure, lui dit-il, si j'en juge par la force de ton bras et la façon habile dont tu manies l'épée, la maison d'où tu sors doit être noble et puissante ; tu peux commander sur tes terres à de riches vassalages

et à des sujets nombreux ; qu'on me compte cent mille besans d'or : c'est le prix auquel j'estime la rançon de ta personne ; et à l'instant, tu es libre. — Sire musulman, répondit Jehan d'Anglure, encore faudrait-il que je retournasse dans mon domaine pour réunir une pareille somme. — Eh bien ! j'y consens ; mais il me faut une garantie de ta loyauté. Quel gage me laisseras-tu de ta fidélité à remplir ta promesse ? — Seigneur capitaine, repartit le prisonnier, tu m'as fait pauvre et nu, car je ne considère pas comme miens ces vêtements d'infamie dont le destin m'a couvert ; mais bien que captif et misérable, il me reste un joyau plus précieux cent fois que toutes les pierres de la terre et toutes les richesses de ton empire. .... — Lequel ? demanda avec empressement Saladin. — Ma foi de chevalier. — Soit ! répliqua l'infidèle ; tu es libre dès à présent sous la caution de ce gage ; et nous saurons ce que vaut la parole d'un chrétien. — Dans un an à partir de ce jour, pour tout délai, tu retrouveras à cette même place ma rançon ou mon corps ! — Adieu ! giaour (1). — Au revoir ! infidèle. »

### III.

Tout avait été malheur pour la pauvre châtelaine, restée seule dans son manoir d'Anglure au milieu de sa jeune famille. Le père chéri manquait aux caresses de ses petits enfants ; et la mère, que de larmes avaient tracé leurs amers sillons sur son beau visage ! Profitant de l'absence du maître et de la mansuétude d'un pouvoir exercé par des mains féminines, les vassaux de la baronnie avaient rompu leur alliance ou levé l'étendard de la révolte. Des serfs rebelles refusaient chaque jour de payer l'impôt ; et le domaine d'Anglure, appauvri déjà par les obligations que le

(1) Prononcez *giaour*, nom que les mahométans donnent aux sectateurs d'une autre religion que la leur.



seigneur avait été dans la nécessité de souscrire pour équiper son appareil de guerre, voyait chaque jour décroître sa prospérité et ses ressources.

Enfin après avoir durant de longues années pleuré le cher absent, sa douleur s'était lassée ; ne recevant aucun renseignement qui lui dit que son époux subsistât, elle finit par se croire libre, et pour donner un maître à ses états, un tuteur à ses enfants, elle avait écouté les propositions d'un gentilhomme qui brigait son alliance. Le jour des fiançailles, les futurs époux s'étant rendus à la chapelle, contractèrent entre les mains du prêtre un premier engagement, prélude d'un acte plus solennel. Le château entier avait été décoré avec luxe ; quoique la saison fût encore rigoureuse, le sol était jonché de verdure et de fleurs nouvelles ; de riches tapis recouvraient les murs, et dans la salle principale du manoir un magnifique festin avait été préparé, auquel devaient prendre part les deux fiancés et les nombreux parents et alliés qui avaient été conviés pour cette fête. L'assistance s'était mise à table ; la baronne, occupant le haut bout et ayant à sa droite celui que déjà chacun saluait comme son seigneur et mari. Soudain un inconnu, aux traits défigurés par la fatigue et les souffrances, portant une longue barbe, des vêtements en désordre et s'appuyant sur un long bâton blanc, pénétra jusque dans la salle du gala, se faisant jour, non sans peine, à travers les gens de service. Les écuyers de table, croyant faire acte de zèle en présence de leur maîtresse, se disposaient à le chasser brutalement, lorsque d'un geste gracieux la baronne coupa court à ce débat en prenant l'étranger sous sa protection : « Le pauvre qui nous visite est un messager que Dieu nous envoie, leur dit-elle. Puis, s'adressant à l'étranger elle ajouta : La charité vous fait notre hôte, et notre asile vous appartient ; bon pèlerin, prenez d'abord votre place au foyer sur la pierre hospitalière. Vous aurez la

desserte de la table ; et veuillez en attendant dire vos patenôtres à la santé de monseigneur et à la nôtre à tous. — Madame, répondit l'étranger, grand merci de votre bonne grâce ; mais l'homme qui vous parle n'est pas fait pour s'asseoir sur la pierre de votre âtre. Regardez-moi bien en face ; ne me reconnaissez-vous pas ? — Quel est votre nom ? reprit la châtelaine troublée. — Madame, dans la tour qui touche à votre chambre à coucher, il y a un bahut de fer encastré dans la muraille ; ce bahut contient un écrin ; dans cet écrin il y a la moitié d'une bague dont voici la contrepart. Il retirera l'anneau qu'il avait à son doigt. Lisez la légende qu'il porte, madame, alors vous vous rappellerez que je me nomme *Jehan*, baron d'Anglure, seigneur de ce château, que vous vous appelez *Helvide*, et que vous êtes ma femme. »

L'émotion, la surprise se peignent sur tous les visages en entendant un pareil discours ; le festin est interrompu ; le véritable seigneur, reconnu à ce signe manifeste, est salué de tous ses vassaux ; renonçant à cet engagement devenu sacrilège, le fiancé s'était retiré, emmenant avec lui ses témoins, ses amis ; et l'heureux époux rentra dès ce jour même en possession de son domaine et de sa famille.

Mais cette félicité ne devait pas être de longue durée. Dans l'état où son départ et les calamités survenues pendant son absence avaient réduit ses revenus, toutes ses ressources réunies et la vente même de son domaine, qui l'eût condamné lui et les siens à l'indigence, aurait à peine suffi pour acquitter la dixième partie de la dette exorbitante qu'il avait contractée. Cependant le temps s'écoulait et le gentilhomme se rappelait sa parole engagée ; en vain ses amis, ses enfants, son *Helvide*, le conjuraient de ne plus s'arracher à leur amour, et lui faisaient une entrave de leurs prières, de leurs embrassements, de leurs larmes ; nouveau *Régulus*, il refoula au fond de son cœur sa propre sensibilité,



et persista dans une résolution qui du moins sauvait son honneur et préservait les siens de la misère et de la dégradation.

Le délai n'était point expiré que le chevalier fidèle se présentait devant Saladin et venait revendiquer ses fers. Mais le musulman, touché de tant de grandeur d'âme, ne voulut pas laisser au chrétien cette noble victoire; bien loin de le remettre en captivité, il l'accueillit avec la plus haute distinction, le combla de présents et le renvoya libre dans sa patrie; à deux conditions, toutefois, qu'il confia encore à la loyauté du chevalier. La première était qu'à l'avenir le blason d'Anglure serait changé, et que cette maison porterait pour armes *d'or aux grelots d'argent* (qui sont à enquerre) *soutenus de croissants*, symbole oriental; le tout en mémoire des ornements qui décoraient l'équipement de Saladin le jour de sa victoire. La seconde condition était que toujours l'un des fils du seigneur d'Anglure devrait porter le nom de Saladin.

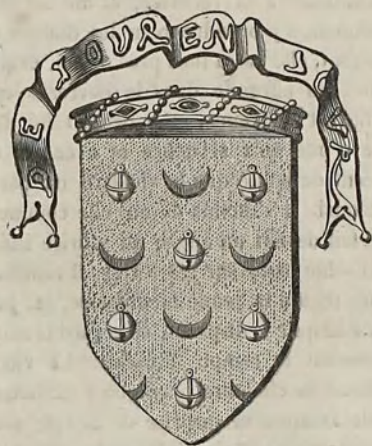
#### IV.

Depuis ce temps, la lignée des barons d'Anglure vit s'accroître successivement sa grandeur et sa prospérité. Leur maison tenait par les Conflans d'Estoges aux anciens maréchaux de Champagne, qui avaient été ducs d'Athènes. On les vit devenir seigneurs de Marsangy, du Mesnil, de Jours en Bourgogne, d'Estoges en Champagne, de Bourlemont en Lorraine, marquis de Sy, ducs d'Atryes; fournir aux provinces des gouverneurs, et remplir les premières charges auprès de la royauté. C'est ce qu'on peut vérifier en parcourant leur généalogie dressée par Caumartin dans sa Noblesse de Champagne, et par le père Anselme, augustin déchaussé, en son Histoire des grands officiers de la couronne. Le souvenir de ce mémorable épisode de la vie de Jehan d'Anglure les accompagna dans chacune de leurs résidences, qui subsistent pour la plupart et qui en conservent des

traces encore visibles. A Frébécourt, village situé près de Domremy-la-Pucelle, et que domine le vieux manoir de Bourlemont, la légende des Saladins d'Anglure est encore vivante, et la tradition raconte le fait suivant, qui concorde avec un récit analogue que j'ai lu dans le manuscrit de Jours, et dont la date, selon ce manuscrit, remonterait au dix-septième siècle. J'interrogeais un vieillard de Domremy sur ce sujet. Voici ce qu'il me raconta: « Il y a bien longtemps, les deux fils du baron d'Anglure, seigneur de Bourlemont, adressaient leurs hommages à une même dame, qui habitait Neufchâteau, petite ville voisine. La violente jalousie qui s'était allumée entre eux les porta à décider de leur sort par l'issue d'un combat à outrance. Un jour, les deux frères, sous prétexte de quelque voyage, s'arment jusqu'aux dents, montent à cheval et descendent du château. Arrivés à une clairière située dans le bois, à quelque distance et à mi-côte de la colline, ils s'arrêtent, mettent l'épée de duel à la main, et se précipitent l'un sur l'autre avec une telle furie, que tous deux tombent à la fois renversés d'un coup mortel. Le vieux Bourlemont, du haut de son château, est le témoin de ce lamentable spectacle. « Madame! s'écrie-t-il en appelant la mère infortunée, nous avions deux fils... nous n'avons plus d'enfants! » Ainsi s'éteignit le nom d'Anglure; mais tant qu'il subsista, le prénom oriental de Saladin se perpétua dans la famille. Quant au blason, cette maison s'arma toujours *d'argent semé de grillettes* ou *grelots d'argent*; ce qui fait *métal sur métal*. Mais pour les *croissants* qui devaient accompagner ce premier symbole, il faut reconnaître qu'ils furent souvent remplacés par des découpures en angles ou *anglures de gueules*, qui constituaient des armoiries parlantes. Cependant beaucoup d'auteurs héraldiques, tels que P. Palliot, Ménétrier, Lacolombière et d'autres, suivirent absolument les termes de la légende, c'est-à-dire d'or semé de grillettes



d'argent soutenus de croissants de gueules. Nous avons, pour notre compte, rencontré plusieurs traces irrécusables de ces armoiries, notamment dans l'ancienne chapelle sépulcrale du château de Bourlemont, antique monument plein d'intérêt sous le rapport de l'art, et qui, par un heureux privilège, est entretenu avec autant de goût que d'intelligence par son possesseur actuel, M. le prince - Allan d'Hénin-Liétard. L'une des tombes de ce caveau porte cette épitaphe : *Cy gist Colas d'Anglure, baron de Bourlemont, lequel trespasa le jour de sainte Anne xxvj<sup>e</sup> de juillet l'an mil cinq cents et xvj. Priés pour lui.* Le baron, selon l'usage, est représenté couché, les mains jointes, à côté de Marguerite de Montmorency, son épouse, et vêtu de son blason, où l'on remarque des croissants très-nettement dessinés.



Enfin, pour compléter l'ensemble des récits merveilleux dont cette famille était l'objet, on racontait au moyen âge que toutes les fois qu'un membre de cette maison venait à mourir, dans quelque pays que ce fût, on en était averti en voyant le caveau funéraire s'ouvrir spontanément, et la pierre sépulcrale se lever pour désigner la place de celui qui n'était plus.

A. VALLET DE VIRIVILLE.

## La Saint-Désiré.

C'était par une belle matinée de printemps; le soleil venait de se lever dans un ciel sans nuage, et l'œil charmé des promeneurs se reposait avec délices sur la verdure naissante dont les arbres achevaient de se couvrir. Tout reposait encore dans la belle maison que le riche banquier Dentèze occupait au centre d'une jolie ville du midi de la France, quand, réveillée plus tôt qu'à l'ordinaire, une jeune fille de seize ans se leva, appela Geneviève, la vieille femme de chambre qui l'avait élevée, et la pria de l'accompagner. Cette jeune personne si empressée de sortir était Louise, l'enfant unique et chérie du banquier. Ce jour était celui de Saint-Désiré, la fête de son père, et elle voulait aller choisir parmi les fleurs de la saison, la plus jolie et la plus digne de lui être offerte. Geneviève fut bientôt prête à suivre sa jeune maîtresse; elles traversèrent la ville, et cherchèrent dans les faubourgs la demeure du jardinier le plus habile. Comme elles en approchaient, une femme se présenta pour leur demander l'aumône; elle était pâle, maigre, et l'expression d'une douleur profonde paraissait empreinte sur son visage. Deux pauvres enfants pleuraient, couchés par terre à ses pieds. « Ayez pitié de ces innocents, ma chère demoiselle, dit-elle à Louise; depuis hier matin je n'ai pas de pain à leur donner : c'est de faim qu'ils pleurent. » Et les larmes coulaient sur les joues de cette pauvre mère. Louise sentit son cœur se serrer à l'aspect de cette douleur. Elle avait mis quinze francs dans sa bourse avant de sortir, elle en prit trois et les donna à cette femme, dont les bénédictions la suivirent. Arrivée chez le jardinier, elle se promena longtemps dans la serre en parcourut la riante allée, balançant indécise entre mille fleurs admirables d'élégance ou précieuses par leur



rareté. Couvert de boutons naissants et de fleurs mignonnes, un joli rosier de mai étalait sa fraîche parure à côté de la tulipe inodore et de la jacinthe embaumée. Louise l'avait vu en entrant et l'avait salué d'abord par un regard d'admiration et de joie naïve, mais un rosier de mai, c'était bien simple, bien commun, il faut le dire, et pour son père, ne devait-elle pas chercher quelque chose de mieux ? Elle finit en effet par s'arrêter devant une plante étrangère de la plus grande beauté et en demanda le prix à la maîtresse du jardin. « Elle est de quinze francs, Mademoiselle, dit cette femme ; nous ne pouvons la donner à moins. — Quinze francs ! reprit la jeune fille ; c'est bien cher ! ne serait-ce pas la payer que devous en donner douze ? » Et la pauvre enfant rougissait en offrant ce prix qu'elle ne pouvait dépasser, car sa bourse ne contenait plus que cette somme. La jardinière refusa. Mademoiselle Dentèze était trop fière pour insister et tourmenter la marchande ; elle acheta le rosier modeste et l'emporta avec amour. « Mon père ne t'aimera pas moins, lui dit-elle, que cette fleur rare, qui loin de la serre où on la cultive, aurait peut-être péri en peu de jours, tandis que sous ton ciel natal, chaque rayon de notre soleil fera épanouir tes frais boutons et t'embellira d'une nouvelle parure. » Elle revenait ainsi satisfaite, jetant des regards joyeux sur l'arbuste que portait la femme de chambre, et qui paraissait encore deux fois plus joli que dans le jardin, lorsque, repassant dans l'endroit où elle avait rencontré la pauvre femme, elle la revit assise à la même place, mais son visage ne peignait plus la tristesse déchirante qui avait si vivement touché la jeune fille. Elle fit à Louise une profonde révérence et lui montra, avec une expression ineffable de reconnaissance, les deux enfants qui jouaient là près d'elle en achevant de manger le pain qu'elle s'était empressée de leur acheter. Louise sourit doucement à cette vue, une larme d'attendrissement brilla sous sa pau-

pière, ses yeux se levèrent vers le ciel pour le remercier du bonheur qu'elle éprouvait lorsque son regard, en s'abaissant, rencontra celui d'un vieillard qui la considérait. Cet homme était assis sur un banc de pierre où il déjeunait. Un morceau de pain noir et une poignée de petites raves, qu'il avait tirées d'un vieux havresac, composaient tout son repas. Un bâton nouveau reposait à côté de lui ; ses souliers, déchirés et blancs de poussière, témoignaient qu'il avait déjà fait une longue route. Ses vêtements, tout son extérieur, annonçaient la pauvreté ; mais sa longue barbe et l'expression imposante de sa physionomie semblaient ennoblir sa misère et commander le respect. Il ne demandait rien ; cependant Louise, en le voyant seul, vieux et pauvre, sentit son cœur ému de pitié et éprouva le besoin de le secourir. Craignant d'humilier par l'aumône un homme qui n'était peut-être pas accoutumé à la recevoir, et ne sachant comment s'y prendre pour lui donner de l'argent, elle passa tout près de lui, et glissant son offrande dans le havresac entr'ouvert : « Tenez, mon père, » lui dit-elle d'une voix si douce et avec un tel accent de bonté que le vieillard en parut attendri. Il s'inclina devant elle comme il eût fait devant un ange ; un sourire indéfinissable passa sur ses lèvres, il remercia d'un regard sa jeune bienfaitrice, et, jusqu'à ce qu'elle disparût, ce regard la suivit caressant et rempli d'intérêt. La vieille femme de chambre témoigna à mademoiselle Dentèze sa surprise de la voir aussi généreuse. « Mais si Mademoiselle donnait autant à tous les mendiants qu'on rencontre, lui dit-elle, la plus grande fortune n'y suffirait pas. — Tu as raison, Geneviève, répondit Louise ; la pension que me fait mon père et qui doit fournir à ma toilette ne me permettrait pas d'agir tous les jours de la sorte ; mais aujourd'hui, tu le sais, j'avais destiné cet argent à l'achat d'une fleur ; elle ne me coûte que six francs, je pouvais donc disposer du reste à mon gré ; ainsi ne me



gronde pas, ma bonne, je suis si heureuse ! et puis, vois donc !... que mon rosier est joli ! »

Monsieur Dentèze était enfermé dans son bureau quand Louise rentra ; elle ne voulut pas le déranger, fit préparer le déjeuner, posa l'arbuste fleuri sur la table, et quand son père arriva, l'accueillit avec des baisers et des caresses. Le banquier était soucieux. « Ah ! c'est ma fête, dit-il ; je te remercie d'y avoir songé, ma bonne Louise ; je l'avais oublié. C'est ma fête ! reprit-il avec amertume ; et comme se parlant à lui-même : triste bouquet que celui d'aujourd'hui ! — Comment, mon père ! est-ce que cette fleur vous déplaît ? dit Louise avec inquiétude ; en effet, j'aurais dû choisir quelque chose de mieux. — Non, ma pauvre enfant ; cette fleur est charmante et tu ne pouvais mieux faire. Je voulais parler d'autre chose ; j'ai eu tort. C'est une question d'affaires, Louise, une mauvaise nouvelle que j'ai reçue ce matin, et j'en suis préoccupé. — Mon père, mon bon père, dit la jeune fille en passant son bras gracieux sur le cou du banquier et l'embrassant de nouveau ; ne vous affectez pas ainsi, toute ma joie s'envole dès que je vois de la tristesse sur votre visage. — Tu as raison, dit-il en s'efforçant de sourire et passant la main sur son front comme pour en chasser une pensée importune ; qui sait ! cette faille n'est peut-être pas aussi considérable qu'on me l'annonce ? et puis une perte se répare et s'oublie ; je travaillerai un peu plus longtemps, voilà tout... qu'est-ce que cela fait pourvu que mon enfant soit heureuse ? »

C'est qu'en effet le bonheur de Louise était l'unique désir de son père et le but constant de tous ses efforts. Veuf depuis longtemps, toutes les affections de son cœur s'étaient concentrées sur sa fille. Lui faire une position indépendante, lui assurer une place élevée dans la société, lui épargner tous les soucis et l'entourer de toutes les joies, tel était son rêve. Du

reste, cette affection était bien justifiée par l'heureuse nature de celle qui en était l'objet. Louise, à qui on avait donné une éducation brillante et des talents distingués, n'en était pas plus vaine. Jamais une parole moqueuse ne sortait de ses lèvres. Enjouée et franche avec ses compagnes, indulgente et bonne pour ses inférieurs, attentive et respectueuse envers les personnes d'un âge avancé, elle se faisait aimer de tout le monde, sans y penser, et sans faire pour cela autre chose que suivre l'instinct de son cœur, toujours disposé à la bienveillance.

M. Dentèze était lancé dans de grandes affaires ; ayant commencé avec une fortune médiocre, il l'avait vue s'accroître rapidement. Toutes ses spéculations étaient heureuses et réussissaient comme par magie ; ce bonheur habituel, cette chance toujours favorable, lui avaient naturellement inspiré une grande confiance, et quand pour la première fois il éprouvait un échec, ce chagrin devait lui paraître d'autant plus sensible qu'il n'y était point préparé. Le père de Louise possédait sans doute une belle fortune ; mais, comme il arrive presque toujours, l'opinion publique se plaisait à la grossir encore et à en porter le chiffre beaucoup plus haut qu'il ne l'était réellement. Aussi son alliance excitait l'envie des jeunes gens à marier, et quoique Louise n'eût pas dix-sept ans, sa main avait déjà été demandée plusieurs fois. Le banquier qui, tout en amassant des trésors, ne pensait pas que la richesse dût suffire seule au bonheur de son enfant, se montrait difficile sur le choix d'un gendre, et jusqu'à ce jour n'avait pas cru devoir se fixer. Cependant il y avait parmi les personnes qui fréquentaient sa maison un jeune avocat plein d'honneur, de talent et de modestie, qu'il paraissait accueillir avec une bienveillance toute particulière. Jules Volson, orphelin et d'une naissance obscure, ne comptait à la vérité d'autre fortune que son état, mais il avait, disait-on, de par le monde un vieil oncle fort riche, original encore plus, et de



qui l'on racontait mille singularités. Quelques personnes soupçonnaient que peut-être ce vieillard avait secrètement arrangé avec le banquier le mariage de Louise et de son neveu, bien que cependant on ne connût entre eux aucune relation. La mère de ce jeune homme, qui était sœur de ce vieillard, s'étant autrefois mariée contre son gré, il n'avait jamais consenti à la recevoir; Jules ne le connaissait même pas, et bien qu'unis par les liens du sang, ils étaient complètement étrangers l'un à l'autre. Mais la jeunesse laborieuse de Jules, son caractère honorable, le talent distingué dont il avait déjà donné des preuves, la considération personnelle qu'il s'était acquise, tout enfin portait à croire que revenu de ses préventions, le vieux parent serait tout fier de lui donner sa tendresse et de le reconnaître pour son héritier légitime. Du reste, il n'y avait là que des probabilités, et quant au projet de mariage convenu entre lui et le banquier, c'était une supposition toute gratuite comme on en fait si souvent dans les villes de province. Ce qu'il y avait de plus réel sur le compte du père Dubreuil (c'était ainsi qu'on nommait le vieillard), c'est qu'il possédait une fortune immense, fruit de ses économies et de son travail. On lui connaissait pour plus de deux millions d'immeubles, et des valeurs en portefeuille, dont seul il aurait pu dire le chiffre, passaient pour n'être pas moins considérables. Avec cela il menait une vie fort singulière : possesseur de belles maisons et de châteaux, il habitait une ferme isolée; vêtu comme le plus pauvre de ses domestiques, mangeant à la même table qu'eux, et leur donnant à tous l'exemple de la plus austère sobriété et du travail le plus actif. Toujours errant dans la campagne, surveillant ses ouvriers et visitant ses terres, il ne faisait que de rares apparitions dans les villes quand ses affaires l'y appelaient absolument. Aussi sa personne y était fort peu connue, tandis que sa réputation de richesse et

d'avarice s'étendait à plus de vingt lieues à la ronde. Cependant on lui rendait cette justice, de dire qu'il n'avait jamais poursuivi personne pour dettes, se contentant de renvoyer les fermiers qui ne le payaient pas, et ne leur faisant point de mauvaises affaires. Après la mort de ses parents, le pauvre jeune orphelin, se trouvant seul au monde, avait été tenté vingt fois d'aller se jeter dans les bras de son oncle, pour lui offrir son affection et lui demander la sienne en échange; mais ce qui eût décidé un moins noble cœur l'avait retenu : cette grande fortune lui faisait peur... le vieillard aurait pu penser qu'il convoitait son héritage, et cette supposition révoltait sa délicatesse et sa fierté. Les mêmes sentiments faisaient encore son malheur à l'égard de Louise : admis chez M. Dentèze, il n'avait pu voir sa fille sans l'aimer, mais il ne se flattait point d'être préféré, lui, sans parents, sans fortune, à tant de riches partis qui s'offraient, et pour rien au monde il n'aurait voulu qu'on se doutât qu'il pouvait songer à cette heureuse enfant. Pas un mot n'avait donc trahi le secret de sa tendresse, et Louise elle-même ne la soupçonnait pas. Soumise en tout aux volontés de son père, elle était prête à accepter, sans la moindre hésitation, le mari qu'il lui aurait présenté. Si le jeune Volson eût été l'objet de ce choix, elle s'en serait félicitée; mais sa préférence n'allait pas plus loin, et l'innocente fille se reposait du soin de son bonheur sur celui qui s'en était toujours occupé.

Hélas! combien souvent toute nos prévisions sont trompées! Ce brillant et riche avenir préparé pour Louise devait changer en bien peu de temps. Le jour même de sa fête, le banquier avait reçu la nouvelle d'une faillite qui lui faisait éprouver une perte considérable, et malgré les caresses de sa chère enfant, son front resta soucieux toute la journée. Louise, attristée par contre-coup, essayait en vain de chanter ses plus jolis airs, rien ne pouvait l'égayer, et la vue seule de son rosier lui faisait quelque



plaisir; il était si frais, si beau! et puis, le souvenir d'une bonne action s'y rattachait et l'embellissait encore. Elle ouvrit une des fenêtres et le porta sur le balcon, où elle venait l'examiner à chaque instant, cherchant avec soin parmi son feuillage les insectes qui auraient pu le ronger. Au milieu de cette occupation elle vit passer l'homme à qui elle avait fait la charité le matin; il marchait lentement, les yeux fixés sur elle, et lui fit un salut plein de respect.

Résolu de réparer l'échec fait à sa fortune, M. Dentèze se lança dans des spéculations nouvelles, elles ne réussirent point, et la première perte qu'il venait d'éprouver fut bientôt suivie de plusieurs autres. Il cachait soigneusement ces revers, qui eussent affaibli son crédit, et renfermait dans son sein les inquiétudes et le chagrin dont il était dévoré. Mais chaque jour lui apportait de nouvelles pertes, et il n'osait plus regarder l'avenir qu'avec effroi. Dix mois s'étaient à peine écoulés, quand une dernière catastrophe mit le comble à sa ruine. Cette nouvelle fut un grand sujet d'étonnement pour toute la ville; on le plaignit, mais cette pitié stérile ne changeait point sa position. Pour lui seul la pauvreté ne l'eût point effrayé, mais il songeait à sa fille, et le malheureux père était au désespoir. Louise, au contraire, d'enfant timide et enjouée qu'elle était, se montra tout à coup femme sérieuse et forte à l'aspect du malheur. Elle encourageait et consolait son père, l'assurant qu'elle serait toujours heureuse près de lui, et ne donnerait pas une larme, pas un regret à la vie d'aisance et de luxe qu'il lui fallait quitter. « Vous m'avez donné des talents, lui disait-elle, n'est-ce pas là une fortune? et, grâce à la sage éducation que j'ai reçue, j'espère bien nous mettre tous deux à l'abri de la misère. »

Ces paroles adoucissaient, sans pourtant la calmer, la douleur de M. Dentèze; mais il souffrait en secret depuis si longtemps, que

sa santé ne put résister davantage, il tomba dangereusement malade. Cette maison naguère si animée, si riante, devint triste et solitaire; tous les domestiques avaient été renvoyés, à l'exception de la seule Geneviève, qui, dévouée à ses maîtres, eût mieux aimé mourir que de les abandonner. Les visiteurs aussi avaient disparu; rien ne venait distraire le malade de ses souffrances, ni la jeune fille des angoisses mortelles dont elle était déchirée. Mais un ami leur restait encore; absent lors de ces déplorables événements, Jules, au récit qu'on s'empressa de lui en faire à son retour, fut frappé de stupeur; n'écoulant que son cœur, il vola chez le père de Louise, que son malheur lui rendait encore plus chère, et lui donna toutes les marques de l'amitié la plus véritable. Assis près du lit où languissait le banquier, il lui prodiguait les tendres soins d'un fils et ne le quittait presque pas. Louise reconnaissante devenait chaque jour plus affectueuse avec Jules; sans y songer, elle l'aimait déjà presque à l'égal de son père. M. Dentèze s'en aperçut, sa tendresse s'en alarma; il craignit que cette affection qui l'eût fait sourire une année auparavant, ne devînt maintenant pour sa fille une source fatale de chagrins et de regrets. Tremblant de la laisser seule au monde et dissimulant en sa présence, un jour, qu'elle s'était absentée pour quelques instants, il laissa percer devant Jules ses inquiétudes sur le sort de son enfant. Le jeune homme, qui n'avait pas encore osé lui parler de ses projets de bonheur, saisit cette occasion pour demander la main de Louise, promettant de veiller sur elle avec la plus tendre sollicitude, et de dévouer son existence tout entière à la rendre heureuse. Le pauvre père s'émut: « Généreux ami, dit-il à Jules avec tristesse, je l'avais rêvé dans un temps plus prospère, ce mariage que vous me proposez; oui, je vous avais choisi dans mon cœur, lorsque l'alliance de ma fille était avantageuse et recherchée; mais au-



jourd'hui que le malheur nous a frappés, quand Louise n'a plus que la pauvreté en partage, je ne puis accepter votre dévouement si noble et si bon. — Quoi! s'écria Jules, vous me le destiniez cet ange que j'adore depuis si longtemps sans espoir! O mon ami! mon père! quelle reconnaissance ne vous dois-je pas! Non, vous ne refuserez pas aujourd'hui de me rendre heureux, d'assurer le destin de Louise, et vous vivrez de longues années pour être témoin de notre bonheur. »

M. Dentèze n'eut pas la force de résister davantage, et de s'opposer à une union qui le comblait lui-même de joie. Louise fut d'autant plus reconnaissante et plus heureuse, qu'elle pouvait mieux apprécier le cœur de Jules et en connaître tout le prix. Il fut donc décidé que le mariage se ferait dès que M. Dentèze serait rétabli et que ses affaires seraient terminées, condition qu'il avait mise expressément. Ce terme d'ailleurs ne pouvait être éloigné, car on s'en occupait activement. Sa maison, qu'il n'avait pu quitter encore à cause de sa maladie, avait été mise en vente, chose fort pénible pour lui, car elle venait de son père; et le jour désigné pour cette vente était précisément celui de sa fête, où un an auparavant Louise s'était levée si joyeuse pour aller lui chercher un bouquet. Quelques jours avant cette époque, Jules en rentrant chez lui trouva une lettre qu'on avait apportée en son absence. L'écriture lui était inconnue; il l'ouvrit et lut les lignes suivantes :

« Monsieur, vous avez sans doute entendu parler quelquefois d'un frère aîné de votre mère, qui avait cessé depuis son mariage toutes relations avec elle, et, par suite, n'en eut jamais avec vous. S'il vous avait plu faire quelques démarches près de ce parent, peut-être l'eussiez-vous trouvé disposé à vous aimer; il ne tient qu'à vous de gagner

encore son affection. Je suis cet oncle. Riche et célibataire, comme vous le savez, j'ai voué la tendresse d'un père à une jeune personne qui la mérite à tous égards, étant belle, sage et bonne, ce qui vaut encore mieux. Voulez-vous l'épouser? toute ma fortune est à vous: si vous refusez, nous restons étrangers l'un à l'autre et je la fais mon héritière.

» Votre oncle, DUBREUIL. »

Cette lettre était faite pour surprendre Jules, et le surprit en effet; mais il n'hésita pas un moment à répondre, et mit à la poste un billet ainsi conçu :

« Monsieur, je vous remercie de la marque d'estime que vous avez bien voulu me donner. Vous êtes riche, je suis pauvre, et un motif dont vous pourrez apprécier la délicatesse m'a seul empêché jadis d'aller vous demander cette affection que vous daignez m'offrir aujourd'hui, mais à une condition qu'il m'est impossible d'accepter. La personne dont vous me parlez est digne sans doute de faire le bonheur d'un galant homme; mais depuis longtemps j'aime ailleurs, mon cœur et ma parole sont engagés, et pour rien au monde je ne reprendrais l'un ni l'autre. Je regrette, monsieur, de ne pouvoir vous être agréable, et suis avec respect votre neveu,

JULES VOLSON. »

Le lendemain il se rendit comme de coutume chez le banquier, et ne parla point de cette circonstance à la famille qu'il s'était choisie.

La Saint-Désiré de cette année ne ressemblait guère aux précédentes. Enfermé dans sa chambre, qu'il n'avait pas quittée depuis deux mois, M. Dentèze, pâle et maigre, était enfoncé dans un grand fauteuil de malade; Louise, assise auprès de lui, tenait à la main un ouvrage de broderie commencé depuis longtemps, et près d'elle se voyait le rosier de mai,



abattu et souffrant comme ses maîtres, car dans ses préoccupations douloureuses, la jeune fille oubliait souvent de l'arroser. La présence de Jules ne put, même ce jour-là, ramener un peu de gaieté sur ces visages tristes, et en chasser les idées pénibles dont le reflet s'y faisait voir. La pendule sonna midi. « La vente va commencer, dit le banquier, voici l'heure. » Un silence prolongé suivit ces paroles qu'il avait dites avec peine; son regard interrogeant l'aiguille semblait en suivre les mouvements avec anxiété. Deux heures s'étaient écoulées de la sorte, quand tout à coup un bruit de voix se fit entendre au bas de l'escalier. Geneviève étant montée entr'ouvrit la porte : « Monsieur, dit-elle, voilà un homme qui demande à entrer ; il voudrait parler à mademoiselle. » — Ne sais-tu pas, Geneviève, dit M. Dentèze, que je suis malade et que nous ne pouvons recevoir personne ? — Mais, monsieur, reprit la pauvre fille en hésitant, il dit qu'il faut absolument qu'il entre, que d'ailleurs il est le propriétaire ici, qu'il vient d'acheter la maison ; » et deux grosses larmes tombèrent des yeux de Geneviève en achevant ces paroles. « Ah ! c'est juste, il est le maître ici, répondit amèrement le banquier ; ouvre-lui toutes les portes, Geneviève, que l'acquéreur visite sa propriété, et surtout dis-lui bien que nous ne l'embarrasserons pas longtemps. »

Cet homme entra; il était âgé, vêtu en drap brun assez propre, mais la coupe ancienne de ses habits témoignait de leur ancienneté, et du soin avec lequel ils avaient dû être conservés. Sa figure, brunie par le soleil, paraissait noble et grave. Il s'approcha respectueusement de Louise, qui le considérait avec des yeux étonnés. « Je vous demande pardon, mademoiselle, de vous avoir dérangée, lui dit-il, mais je désirais vous parler. — Je suis à vos ordres, monsieur, répondit la jeune fille en lui offrant un siège ; vous pouvez vous expliquer librement, nous

sommes ici en famille. — Voilà sans doute monsieur votre père ? dit l'étranger en désignant le malade. — Oui, monsieur, répondit Louise. — Et monsieur est votre frère, peut-être ? ajouta-t-il en se retournant du côté de Jules. — Non, monsieur, c'est... un ami, murmura la pauvre petite, embarrassée, et rougissant un peu. — Oui, monsieur, reprit le banquier d'une voix grave, c'est un ami, un protecteur, le fiancé de ma fille, son mari bientôt ; un noble cœur que nous avons trouvé courageux et fidèle dans l'adversité, autant qu'il avait été délicat et timide aux jours de notre fortune passée. — C'est bien, jeune homme, » dit d'une voix émue le vieillard en tendant à Jules une main rude qui serra fortement la main du jeune avocat. Puis s'adressant de nouveau à Louise : « Alors, mademoiselle, lui dit-il, puisque vous êtes en famille, je vais vous dire le motif de ma visite. La maison de monsieur votre père vient d'être vendue, vous l'avez achetée, et voici l'acte par lequel vous en êtes propriétaire. » Tous les regards se fixèrent étonnés sur le visiteur inconnu. « Mais je ne vous comprends pas, monsieur, reprit Louise en essayant de lui rendre le papier qu'il venait de déposer sur ses genoux. — Je vais, répondit-il, m'expliquer mieux. Il y a aujourd'hui un an, mademoiselle, qu'en passant dans un des faubourgs de cette ville, vous fîtes généreusement l'aumône à une pauvre femme qui mourait de faim elle et ses enfants ; quelques instants après vous reveniez après avoir acheté un joli rosier. Assis au bord du chemin, un homme qui vous avait vue et dont votre charité vous avait gagné le cœur, ne pouvait détacher de vous ses regards. La pauvreté de ses vêtements fit que, vous méprenant sur l'expression de son visage, vous avez pensé qu'il vous implorait, et sans doute craignant de l'humilier, avec la bonté d'un ange, vous avez déposé près de lui votre offrande en le nommant—votre père. Il accepta, le vieillard, et voulut contracter



envers vous une dette de reconnaissance. Vous aviez glissé six francs dans mon havre-car, mademoiselle, et j'ai fait valoir cet argent. Mes spéculations sont ordinairement heureuses, je vous y ai associée à votre insu ; nous avons pris, de société, des actions dans les bateaux à vapeur ; notre capital était centuplé en quelques mois, je le réalisaï ; nous achetâmes à dix pour cent une créance sur les colonies ; je pris des arrangements, elle nous fut remboursée à cinquante pour cent ; enfin nos affaires allaient on ne peut mieux, et j'aurais continué à les faire prospérer si je n'avais appris le malheur de monsieur votre père et la mise en vente de sa maison. J'ai pensé qu'il vous serait pénible de quitter cette habitation où vous avez été élevée ; moi-même j'aurais été triste de penser que je ne vous verrais plus à cette fenêtre où vous m'étiez apparue heureuse et souriante, et, liquidant notre association, j'ai cru prévenir vos vœux en vous conservant cette part de l'héritage paternel, dont je viens de faire l'acquisition pour votre compte. »

La voix calme et bienveillante de l'étranger avait cessé de se faire entendre, et son regard affectueux semblait seul interroger la jeune fille et la prier doucement de lui répondre. Surprise, émue, incertaine, Louise troublée hésitait, retenue par un sentiment de fierté ; mais cédant bientôt sans réserve aux instincts généreux de son cœur : « Comment vous remercier, monsieur ! s'écria-t-elle avec l'accent de la plus vive reconnaissance, et s'élançant tout en larmes dans les bras du vieillard, qui la pressa tendrement sur son sein. — J'aurais voulu faire mieux, dit-il ; j'avais rêvé que je pourrais vous attacher à moi par les liens du sang ; mon projet a été rejeté par un ingrat ; d'ailleurs, je le vois, j'avais été devancé, et votre main était promise. Je suis vieux, sans famille, sans affections sur la terre ; les premières paroles que vous m'avez adressées ont été pour me nommer votre père : soyez donc ma fille

aujourd'hui, permettez-moi de vous en donner le titre, la tendresse et les droits... » La voix du vieillard était devenue tremblante d'émotion. Louise, pour toute réponse, se pencha sur son front et le baisa ; Jules et M. Dentèze lui tendirent tous deux la main et serrèrent la sienne avec attendrissement. « Mais, s'écria-t-il tout à coup, j'oublie que je ne me suis pas fait connaître en entrant et que vous ne savez pas encore le nom de l'homme à qui vous donnez si loyalement votre amitié. Du reste, il ne vous sera pas, je pense, tout à fait étranger ; vous avez peut-être entendu parler quelquefois du père Dubreuil?... » Les trois personnages bondirent à ce nom bien connu. « Mon oncle ! » s'écria Jules, emporté par la plus vive surprise, attachant des regards curieux et pleins de joie sur le visage vénérable de son vieux parent. L'étonnement de celui-ci n'était pas moindre. « Quoi ! c'est toi, Jules ! mon neveu, le fils de ma sœur ; c'est toi que je retrouve ici dans le fiancé de Louise, de ma fille adoptive que tu avais refusé d'épouser sans la connaître?... Je le vois bien, Dieu ne voulait pas que tu fusses déshérité ! Embrasse-moi, mon ami ; je te pardonne d'autant mieux ton refus, que j'en puis apprécier les motifs. Allons, je renonce désormais à mes habitudes ; je veux vivre avec vous, mes enfants, comme un bon bourgeois, j'en ai les moyens, et ta femme, Jules, prendra soin de ma toilette, afin que je ne donne plus lieu à de nouvelles méprises. »

Quelques jours après, M. Dentèze était rétabli, et Jules conduisait à l'autel sa jolie fiancée, que le vieil oncle radieux admirait en souriant. Chaque année on fête encore *la Saint-Désiré* dans cette heureuse famille, qui s'est accrue de deux jolis enfants, et les pauvres surtout connaissent bien ce jour où Louise prend plaisir à leur distribuer des aumônes.

M<sup>lle</sup> ANTOINETTE QUARRÉ.



## Le Tonneau.

Légende.

Il y avait une fois dans la ville de Strasbourg, en Alsace, un tonnelier nommé Rudulf, qui avait amassé de grands biens. Néanmoins il continuait à exercer sa profession, et on le voyait souvent au milieu de ses ouvriers leur donner l'exemple du travail. Cette grande activité n'était malheureusement inspirée que par le désir d'acquiescer; car Rudulf était ambitieux, avare, insatiable et bien rude aux pauvres gens.

Un jour qu'il achevait un tonneau devant la porte de son chantier, vint à passer une femme, jeune encore; mais si pâle et si délabrée, qu'on lui aurait donné cinquante à cinquante-cinq ans. Ses pieds étaient meurtris par les cailloux de la route, ses traits hâlés par le soleil, ses membres endoloris par la fatigue « Mon bon monsieur, dit-elle à Rudulf, ayez compassion d'une pauvre voyageuse... Donnez-moi seulement un verre d'eau; j'ai bien soif. — La rivière est là-bas, répondit brusquement le tonnelier; ne faudrait-il pas que je quittasse mes occupations pour faire rafraîchir une misérable mendiante? — Vous n'avez pas besoin de vous déranger; appelez seulement un de vos ouvriers. — Personne ne bougera! s'écria Rudulf. S'il m'arrivait d'accueillir un vagabond, ils se diraient l'un à l'autre: « Le tonnelier Rudulf donne gratis à boire et à manger, » et ma maison serait bientôt pire qu'une hôtellerie. Allez! passez votre chemin et laissez moi en repos. — Mauvais riche, dit l'étrangère, lançant à Rudulf des regards d'indignation, je rends grâce au ciel de m'avoir douée du pouvoir de faire des miracles, parce que je puis t'infliger le châtement que tu mérites. Il me suffirait d'un signe pour te faire ramper sous la forme d'un serpent, ou voler sous celle d'un hibou;

mais je veux que ta punition soit utile à tes semblables et à toi-même, en t'amenant à reconnaître ta faute. Tu m'as refusé une goutte d'eau, eh bien, je te condamne à remplir d'eau le tonneau que tu viens d'achever. »

A ces mots, l'étrangère disparut sans qu'on ait pu deviner par où. Rudulf eût bien voulu ne pas exécuter cette sentence; mais, poussé par une force irrésistible, il chargea son tonneau sur ses épaules et s'achemina vers le Rhin; il y plongea son tonneau; mais quelle fut sa stupeur quand, après l'y avoir laissé quelque temps, il le retira complètement vide! « Qu'est-ce donc? » s'écria-t-il, devenant pâle d'épouvante. A plusieurs reprises il remit son tonneau dans le Rhin; les flots bouillonnaient à l'entour, mais sans y pénétrer. Rudulf, au désespoir, rentra chez lui, prit quelque argent, et partit sans rien dire à sa femme, sans embrasser ses petits enfants, pour aller chercher une rivière où il lui fût permis de puiser; le pauvre méchant homme n'en trouva point. Au milieu des ruisseaux, des fleuves, des torrents, son tonneau restait toujours à sec.

Alors Rudulf fut saisi d'une contrition profonde et s'écria, en se frappant la poitrine: « Mon Dieu! il faut donc que je vous aie bien offensé! J'ai donc à expier par bien des pleurs les souffrances des malheureux que j'ai refusé de secourir! Si j'ai repoussé leur prière, ne repoussez pas la mienne, Seigneur! Jugez-moi par mon avenir et non par mon passé; recevez-moi en grâce, et daignez accepter la promesse que je fais d'être désormais charitable. »

En disant ces mots, Rudulf versa une larme, une seule larme de repentir.

Et cette larme remplit tout le tonneau!

ÉMILE DE LA BEDOLLIÈRE.



## A Monseigneur Affre,

ARCHEVÊQUE DE PARIS, LE JOUR DE LA PREMIÈRE COMMUNION ET DE LA CONFIRMATION.

Juin vient de ramener la fête solennelle  
Où, dans les jeunes cœurs qu'enflamme son saint zèle,  
Dieu verse les trésors d'un immortel amour;  
Pontife vénéré, vous quittez en ce jour  
Les antiques autels consacrés d'âge en âge  
Par le nom de Marie et son saint patronage,  
Pour un temple modeste, où les pompeux attrait  
D'une fête splendide, où de riches apprêts  
Ne purent attester la commune allégresse,  
Mais où les vœux naïfs d'une heureuse jeunesse  
Vous accueillaient sans faste avec l'hymne du cœur.  
Au pied du sanctuaire, unis par la ferveur,  
Tous, pleins d'une foi vive, attendaient en silence  
Le don si désiré de leur impatience,  
Et vous, les yeux levés vers la croix de l'autel,  
Vous imploriez pour eux tous les bienfaits du ciel;  
Puis, tandis qu'aux accords d'une douce harmonie,  
Arrachée à la terre, élevée, attendrie,  
Leur âme s'élançait vers l'éternel séjour,  
Vos paternelles mains cédant à leur amour,  
Désaltéraient les uns à la source de vie,  
Source inconnue encore à leur âme ravie :  
Et par ce sacrement, signe mystérieux  
Imprimé par la foi sur les fronts radieux,  
Vers d'autres attiraient les saints dons de la grâce;  
Et nous, des souvenirs que jamais rien n'efface,  
Nous ramenaient émus à ces heureux moments,  
Et nous portions envie à ces pieux enfants  
Convies au bonheur par une main si chère.  
Ah! nos cœurs comprenaient l'ivresse d'une mère  
Qui voit le tendre objet de son affection  
Des transports des élus goûter l'émotion;  
Qui de l'Esprit divin voit la pure auréole  
Rayonner sur sa tête, ineffable symbole,  
Et, se laissant ravir aux doux charmes des cieux,  
Exhale son amour en pleurs délicieux.  
Ils comprenaient aussi votre pieuse joie,  
Vous dont la main guida dans la sublime voie  
Les pas de l'innocence et ses premiers efforts,



Cette main qu'un captif naguère avec transports  
 Baisait en déposant le fardeau de ses chaînes.  
 Qu'il est doux de calmer des douleurs et des peines  
 Quand on n'a pour témoins que le ciel et son cœur !  
 Mais qu'il est doux aussi, qu'il est doux, Monseigneur,  
 De voir chaque visage en passant vous sourire,  
 D'être heureux du bonheur que soi-même on inspire !  
 Qui pourrait exprimer les saints ravissements,  
 La noble émotion qui pénétrait vos sens,  
 Tout à l'heure, à l'autel, à chaque nouvelle âme  
 Que vous purifiez à la céleste flamme !  
 Mais tandis que pour nous invoquant le Seigneur  
 Vous étiez près de lui notre médiateur,  
 Par un juste retour de la reconnaissance,  
 Réunis au milieu de ceux qui dès l'enfance  
 Sont les fermes soutiens de nos timides ans,  
 Nous demandions au Ciel que les soins vigilants  
 Du ministre, ici-bas sa vénérable image,  
 De la bonté de Dieu fussent longtemps le gage.  
 Ah ! le ciel, Monseigneur, exaucera nos vœux !  
 Il a rendu déjà vos jours si précieux !  
 Sous votre joug aimable il veut que tout prospère.  
 L'infortuné longtemps vous nommera son père ;  
 Et ceux que votre main vient ici de bénir,  
 D'un pas plus affermi marchant vers l'avenir,  
 Atteindront, pleins de force et de noble assurance,  
 Le but certain qu'au loin leur montre l'espérance.

CHARLES DOTTIN,  
*Elève du Collège Rollin.*

## Revue des Théâtres.

*Les Deux Sœurs, ou le Mentor*, comédie  
 en un acte mêlée de couplets, par M. N.  
 Fournier.

Berville, digne et brave officier, est mort  
 peu de temps après sa femme, laissant deux  
 jeunes filles, Julie, âgée de quinze ans, et  
 Claire, plus jeune encore. L'officier ne  
 possédait que sa solde ; ses meubles furent  
 vendus pour payer les frais de sa maladie,  
 et ses filles, rassemblant le peu d'effets qui  
 leur étaient restés, vinrent se loger dans un  
 petit cabinet mansardé d'une maison située  
 faubourg du Roule, appartenant à M. Gar-  
 neret. Là les orphelines pleuraient assises

sur leur pauvre malle... puis elles se dirent  
 que leur mère leur avait appris à broder,  
 et qu'elles devaient essayer de faire servir  
 ce talent à leur existence. Elles se mirent  
 donc à travailler le jour, même la nuit ;  
 quand on est deux, que l'on s'aime, tra-  
 vailler, prier, pleurer, espérer ensemble,  
 c'est déjà du bonheur !... Les premiers  
 temps furent pénibles ; le travail des fem-  
 mes rapporte si peu d'argent ! Claire avait  
 bien pour parrain M. Perrault, homme  
 fort riche, fort bienfaisant, au dire de son  
 ami, M. Garneret ; mais du vivant de leur  
 père elles le voyaient peu ; comment aller lui  
 demander des services qu'il ne leur offrait  
 pas... et puis le malheur rend si timide !

Bientôt par leur sage conduite les jeunes



filles se firent aimer et respecter de leurs voisins ; elles étaient toutes les deux également bonnes, aimables, vertueuses ; cependant Julie, grâce aux quatorze mois qu'elle avait de plus que sa sœur, se croyait le droit de la traiter en petite fille ; elle lui donnait des conseils, la protégeait ; de son côté Claire reconnaissant en tout la supériorité de sa sœur, voulait être la servante de la maison ; Julie décida que chacune aurait sa semaine pour les soins du ménage, pour aller reporter l'ouvrage au magasin, et quand c'était le tour de sa sœur elle la faisait accompagner par la portière. Petit à petit, avec du talent et du courage, elles avaient fini par gagner jusqu'à cinq francs par jour. Au moment où la pièce commence, quatre ans se sont écoulés ; les deux sœurs habitent un petit logement au quatrième étage de la même maison, elles payent exactement leur terme, aussi le propriétaire a-t-il pour elles les plus grands égards... C'est lui qui se charge de placer chaque mois leurs petites économies ; il vante la bonne tenue de leur modeste mobilier : ce n'est pas tout ; Ernest, son fils unique, ayant su apprécier la bonté, les douces vertus de Claire, la guettait dans l'escalier, l'attendait à la porte, la suivait sur le trottoir pour lui dire qu'il l'aimait, qu'il voulait l'épouser ; Claire avait prévenu M. Garneret ; Julie lui avait donné congé de son appartement ; mais le propriétaire au lieu de l'accepter s'était empressé d'envoyer son fils dans une maison de commerce de Bordeaux ; et voir une jeune fille pauvre repousser les soins d'un jeune homme charmant, son héritier, l'héritier de quatre maisons... ce trait lui avait paru si beau qu'il le citait à tout le monde.

Sur le même carré que les jeunes filles demeure Antonin, un graveur, un jeune homme studieux et rangé, qui rend aux deux sœurs mille petits services, qui appelle Claire sa petite sœur... c'est qu'il aime Julie ; cependant depuis deux mois on ne le voit plus, il concourt pour le grand prix

de Rome. Julie avait accepté les soins d'Antonin, les pots de giroflée qu'il lui donnait tous les huit jours... mais depuis deux mois les projets de Julie ont bien changé ! Elle revenait un soir de reporter de l'ouvrage lorsque des jeunes gens ivres l'entourent et l'insultent... A ses cris un étranger accourt, la protège, lui offre son bras et la ramène chez elle toute pâle, toute tremblante. Il vient le lendemain savoir de ses nouvelles, il revient tous les jours ; l'innocente Claire s'en étonne. « Ce monsieur n'a donc rien à faire ? demande-t-elle à sa sœur. — Au contraire, répond Julie, M. Taxile est un homme d'affaires... il court en cabriolet... il va chez ses amis... tu es trop jeune pour que je puisse t'expliquer ce qu'il fait... tu ne le comprendrais pas. » Le fait est qu'elle ne le comprend pas trop bien elle-même. Claire a fini sa broderie, Julie tient un livre de voyages et n'a pas encore commencé la sienne. « C'est donc bien amusant ce que tu lis là ? demande Claire à sa sœur. — C'est une lecture profitable aux jeunes personnes, répond Julie d'un air de suffisance. — C'est étonnant ! toi autrefois toujours en avance pour ton ouvrage, depuis que l'on t'a prêté ce livre profitable aux jeunes personnes... — Des remarques ! reprend Julie avec dignité ; ne sais-je pas ce que j'ai à faire ? ne suis-je pas votre aînée de quatorze mois ? n'est-ce pas à moi, au contraire, de régler votre conduite, de veiller à votre bonheur, de remplacer ma mère auprès de vous, de vous reprendre sur vos défauts ? — Mon Dieu, oui, j'en ai bien besoin, répond la douce Claire ; heureusement que tu es mon guide, mon Mentor ; que tu es la prudence, la sagesse même ! » Cependant depuis quelque temps l'ambition s'est emparée du cœur de Julie, elle fait ses efforts pour oublier Antonin, et, afin d'améliorer le sort de sa sœur, elle rêve la fortune avec M. Taxile, qui depuis deux mois lui fait la cour. Mais Taxile la trompe, il ne l'a point protégée contre les insultes de jeunes gens ivres,



c'est une comédie qu'il a fait jouer à ses amis afin de trouver un prétexte pour s'introduire chez la jeune fille. Connaissant sa nouvelle passion pour les voyages, il lui propose de la conduire dans la pittoresque et poétique Helvétie et de l'épouser loin de cet insipide et prosaïque Paris. Julie y consent à condition qu'elle emmènera sa sœur, ce qui dérange un peu les projets du mauvais-sujet, qui se décide tout simplement à enlever Julie lors d'un rendez-vous qu'il lui donne dans l'allée de Marigny, puis à la ramener bientôt, car il doit sous quelques mois épouser une vieille femme qui lui apporte une dot de deux cent mille francs avec laquelle il achètera un quart de charge d'agent de change... Mais la jeune sœur est là ! Par ses ruses elle déjoue les ruses de Taxile, il est honteusement éconduit ; mais elle apprend que M. Garneret, qui était chargé par le jeune graveur de demander la main de Julie, ne le veut plus à cause des visites de Taxile ; elle fait entendre à M. Garneret que ce jeune homme ne venait que pour elle, et perd ainsi l'estime d'Ernest, mais conserve à sa sœur l'estime d'Antonin, qui vient d'obtenir le grand prix de Rome. Voilà donc Julie heureusement établie... mais Claire... rassurez-vous, mesdemoiselles, son dévouement sera récompensé. Son parrain, qu'elle n'allait voir qu'une fois par an, le jour de sa fête, et qui est mort en paraissant l'oublier, avait cependant fait un testament en sa faveur : on vient de l'ouvrir ; M. Perault laisse à sa filleule une maison de la valeur de cent mille francs, voisine d'une des propriétés de M. Garneret, nommé exécuteur testamentaire. Ceci change entièrement les idées que M. Garneret avait sur le mariage de son fils ; par malheur, il a écrit à Ernest l'inconstance de Claire, mais par bonheur Ernest a écrit de son côté que, ne pouvant vivre loin de Claire, il allait arriver à Paris... les lettres se sont croisées.

La jeune sœur partage sa fortune avec

la sœur aînée. M. Garneret se console de cette diminution de la dot en pensant à faire abattre un mur de la maison de sa belle-fille, ce qui permettra au soleil d'éclairer sa maison à lui et en doublera les revenus. Julie satisfera sa passion des voyages : elle va passer trois ans à Rome avec Antonin ; Claire et Ernest iront les visiter, puis, à leur retour à Paris, les deux sœurs ne se quitteront plus.

Cette pièce est remplie de doux et bons sentiments qui font honneur au cœur et à l'esprit de M. Fourrier.

M<sup>me</sup> J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

---

### Correspondance.

---

Il y a un proverbe qui dit : *Tout vient à point à qui sait attendre...* Mais je crains de le faire mentir ; car depuis trop longtemps tu m'as demandé une riche pale que je n'ai pu t'envoyer qu'aujourd'hui. Voici les conseils que M<sup>me</sup> Chardin m'a donnés à ce sujet.

Le n° 1 est cette pale. Achète un mètre de dentelle d'or — un carré de moire blanche — un carré de carton — un carré de batiste tout fil (tu sais que le coton est banni des ornements d'église). Fais dessiner ce modèle sur la moire, monte-la sur un métier, et brode-la ainsi : Les lettres, la croix, les rayons, les espèces de crête de coq, les espèces de croissants, fais-les en frisure d'or ; les cinq feuilles réunies, les autres feuilles, les tiges, en soie demi-torse de différentes nuances de verts ; les petites fleurs, en soie de différentes nuances de rouge ; les ronds, tu les couvres chacun d'une perle blanche ; celles qui réunissent chaque coin de la pale, tu les couvres de plus grosses perles et les entoures de frisure d'or. Sur le milieu du carré de batiste tu brodes en fil d'Écosse une petite croix ; tu places le carton entre les deux étoffes, tu les réunis par un surjet, tu couds la den-



telle à ce surjet, et tu le recouvres d'une ganse ronde en or.

A présent : *Qui peut plus peut moins*, dit un autre proverbe ; un fil d'or cousu sur la moire avec de la soie jaune d'or remplacerait ce qui est indiqué en frisure.

Et puis si, de ce dessin, tu veux faire une pelote de mousseline, tu le broderas au plumetis.

Le n° 2 est le dessin de la moitié d'un sachet ou d'un buvard ; il me vient du *Symbolo de la paix*. Ce sachet se brode en sou-tache d'or sur gros-de-Naples vert, ou ve-lours noir.

Une de nos amies me demande de lui enseigner à garnir un buvard... Cela m'est impossible, et, *impossible* est un mot qui m'est bien pénible à écrire, je t'as-sure ! — Une autre me demande un dessin que je ne peux faire composer, il ne serait pas à la mode. — Celle-ci m'écrit d'Angle-terre pour que je lui explique la broderie en crêpe ; mais en France nous ne brodons pas en crêpe... Enfin, ma chère, ces de-moiselles me mettent au désespoir quand je ne peux satisfaire leurs désirs... Aussi je leur réponds une fois pour toutes : Ce que vous me demandez, si je ne vous l'en-voie pas tout de suite, c'est que l'espace ou le temps me manque, c'est que cela ne se peut pas, ou bien cela se pourra plus tard.

Puisque tu m'as dit que tu n'avais pas de dessinateur en broderie, voici comment tu pourras t'en passer.

*Procédé pour poncer en noir des dessins de broderies sur les étoffes blanches.*

Sur un feu très-doux, dans un vase de terre vernissé, fais fondre du mastic en larmes ; ajoutes-y la trentième partie de cire vierge, d'huile ou de goudron, du noir de fumée selon la teinte plus ou moins foncée que tu veux obtenir ; remue avec une spa-tule de fer. Lorsque cette composition est bien mêlée, bien fondue, verse-la dans une feuille de papier dont tu as plié et relevé

les bords ; puis rapproche les quatre angles, et laisse refroidir.

Casse un morceau de cette composition, place-le sur une pierre, broye-le avec une molette de verre, et, réduit en poudre, passe-le au tamis.

*Procédé pour poncer en blanc des dessins de broderies sur les étoffes brunes.*

Sur un feu très-doux, dans un vase de terre vernissé, fais fondre du mastic en larmes, la trentième partie de cire vierge ; ajoutes-y du beau blanc d'argent autant que ce mélange pourra en contenir ; remue avec une spatule de fer au fur et à mesure que tu ajoutes du blanc d'argent. Lorsque cette composition est bien mêlée, bien fondue, continue comme pour la précédente.

*Pour copier un dessin.*

Tu le couvres d'un papier végétal ou huilé ; quand tu as calqué ce dessin, tu en-lèves le papier végétal ou huilé, tu l'atta-ches sur un papier blanc un peu fort ; tu suis tous les traits du dessin en faisant avec une aiguille des trous les plus rappro-chés possible ; puis tu retires le papier vé-gétal.

*Pour poncer ce dessin sur les étoffes.*

Tu tailles dans la largeur de la forme d'un vieux chapeau d'homme une bande de feutre haute de quatre centimètres ; tu la roules dans sa longueur et bien serrée sur elle-même ; tu l'arrêtes avec deux épin-gles. Tu couvres une planche avec une serge verte bien tendue, tu mets dessus l'étoffe que tu veux dessiner ; sur l'étoffe tu places le papier piqué, tu l'y fixes avec des épingles, des poids lourds ou avec ta main gauche ; avec la droite, tu trempe une des extrémi-tés du tampon de feutre dans un peu de poudre noire, et tu frottes ferme et long-temps sur le dessin : moins tu prends de poudre, plus le dessin est clairement rendu. Tu enlèves ensuite le papier avec précau-tion ; alors tu places l'étoffe sur un brasier doux, ou tu y appuies un fer à repasser, légèrement chaud. Tu peux ainsi dessiner



sur papier, mousseline, percale, batiste, soie, drap, casimir, velours, et même sur les métaux.

Lorsque tu veux ajouter quelque chose au dessin déjà imprimé sur l'étoffe, tu te sers d'une plume ou d'un pinceau que tu trempe dans la composition suivante :

*Encre noire pour dessiner sur étoffes blanches.*

Mêle du noir de fumée avec de l'eau, ajoute un peu de gomme arabique et d'eau-de-vie.

*Encre blanche pour dessiner sur étoffes brunes.*

Broie du blanc de céruse, mêle-le avec de l'eau, ajoute un peu de gomme arabique et d'eau-de-vie.

Bien entendu que pour cette pale, pour ce sachet, tu ne piques qu'un des coins. Quand tu en as imprimé un, tu le reportes sur un autre, ainsi de suite.

Le n° 3 est le dessin d'un coin de mouchoir qui se continue, s'encadre de points turcs, et se garnit de deux dentelles l'une au-dessus de l'autre. Ce mouchoir, en belle batiste, coûte 9 fr. au coin de la place Vendôme et de la rue Saint-Honoré.

On fait maintenant des broderies très-mat, très-épaisses. Je te conseille d'exécuter en point de cordonnet le trait extérieur qui dessine les feuilles, puis de les couvrir en grains de sable formés de deux points passés l'un à côté de l'autre, et de deux autres points passés sur ces deux premiers points; tu exécutes en point de cordonnet le trait qui dessine l'espèce de muguet, puis tu le couvres de nœuds; tout le reste, tu le brodes au passé.

Je trouve encore à placer ici le proverbe *Qui peut plus peut moins*, car si le temps te manque, tu ne feras que le dessin du bas de ce riche mouchoir, qui n'aura alors qu'une dentelle.

Le n° 4 est un coin de mouchoir qui se continue. Ces espèces de grains de café se brodent au plumetis, en faisant sortir l'ai-

guille à travers la ligne du milieu et en la faisant rentrer à travers la ligne intérieure; puis quand tu as brodé de même l'autre partie du grain de café, tu passes deux fils sur la ligne extérieure afin qu'elle soit plus saillante, et tu la brodes en points de cordonnet. Je pourrais te répéter encore le proverbe *qui peut le plus peut...* je m'arrête... si le temps te manque, tu ne fais que le rang du bas; puis lorsque ton mouchoir est entièrement brodé, tu bâtis dessous, à plat, le long de la ligne du milieu du grain de café, la tête d'une dentelle; de cette dentelle tu formes un carré à chaque corne; puis tu couds cette tête, à surjet, le long de la ligne et autour du point de cordonnet qui forme le trait extérieur de ce grain de café; ensuite tu découpes la batiste qui dépasse, et par la raccommodeuse de dentelle tu fais faire une couture en biais à chaque coin de la dentelle. Ce mouchoir doit être de 50 centimètres carré.

Ces grains de café sont fort à la mode; on en parseme des canezous de mousseline, on en garnit des cols, taillés sur le n° I planche VII, des manchettes, sur le n° II planche V. On fait ensuite au bas de ces grains de café un feston plein, plus large du milieu que des deux côtés, et quand ces festons sont découpés on y coud un gros picot.

Maintenant c'est au tour de nos figurines.

Le n° 5 est la moitié du devant d'un corsage d'organdy; il faut 12 ganses que l'on enferme au milieu de l'étoffe en suivant le droit fil. Il y en a 7 sous le bras. Les chiffres à partir du zéro indiquent toujours la hauteur du patron, et les chiffres opposés indiquent toujours la largeur.

Le n° 6 est la moitié du dos. Il faut 11 coulisses, il y en a de même 7 sous le bras.

Le n° 7 est une des manches. Il faut 13 coulisses. Le corsage se ferme devant ou derrière par des brides et des boutons posés sur chaque ganse. Le bas de ce cor-



sage et le bas des manches se montent sur un poignet haut de 3 centimètres. Je te conseille de froncer la couture de la manche dans la saignée afin de donner plus de largeur pour le coude. Si tu fais ce corsage en mousseline de laine de couleur, tu le doubleras, ainsi que les manches, en adaptant l'un et l'autre, tout froncé, sur un corsage et sur des manches justes en percaline blanche.

Le n° 8 est un jockey; le tour du cou et le bas du jockey sont garnis d'une petite dentelle.

Le n° 9 est un des côtés de la Berthe, qui se ferme par derrière ainsi que le corsage taillé sur les n°s 7, 8 et 11, planche IV. Cette *Berthe* se monte sur un passe-poil, se coud derrière autour du corsage, sur l'épaule, et le long de la pièce de côté, à l'endroit où elle se réunit à celle de devant. Cette *Berthe* et les manches sont garnies d'un ruban de gros-de-Naples plissé à la *bonne femme*.

Le n° 10 est une manche en biais.

Le n° 11 est un des devants d'un fichu-pèlerine.

Le n° 12 est la moitié du dos.

Ce fichu se taille en étoffe pareille à la robe, et se garnit du côté droit du devant, et tout autour, excepté autour du cou, d'une bande d'étoffe pareille, ourlée des deux côtés et plissée à la *bonne femme*. De cette manière tu peux avoir à la fois une robe habillée et négligée. Tu tailles ton corsage et tes manches sur les n°s 7, 8 et 11, planche IV, et n° 10, planche VIII; tu mets trois boutons sur ton épaule, tu montes sur un passe-poil la manche n° 10; tu y fais dans le haut trois brides qui correspondent aux boutons. Le jour où tu veux sortir pour faire des emplettes, tu entres les manches longues sur tes manches courtes, tu les arrêtes aux boutons, et, avec le fichu-pèlerine, tu couvres ton corsage décolleté.

Le n° 13 est un fichu de tout petit enfant; on le taille en jaconas. Comme tu le vois, il forme d'un côté une pointe de fichu;

du côté opposé on le fend au milieu, à partir du chiffre 30 jusqu'au chiffre 14.

Le n° 14 est un gousset que l'on taille en jaconas, et que l'on entre au milieu de cette fente pour l'y coudre des deux côtés, étoile contre étoile.

Ce fichu se garnit ensuite d'une petite bande de mousseline festonnée et plissée à petits plis. Si tu n'as pas de layette à faire pour une petite sœur future, je te conseille de mettre ce fichu chez toi cet hiver.

A présent retourne cette planche; le graveur, n'ayant pas compris ce modèle, l'a placé le haut en bas.

Le n° 15 est la moitié d'un bout de manche à la *religieuse*. Tu tailles en papier une manche sur ce modèle, tu la couds grossièrement; à partir du zéro, tu places sur cette manche de papier ta dentelle que tu y tournes en spirale en attachant le pied sur la tête avec des épingles; arrivée au bas, tu replies la dentelle pour en cacher la fin; puis tu la couds en ôtant les épingles. Cette manche est pour le bras droit; tu as soin de faire la seconde de manière à ce qu'elle aille pour le bras gauche.

Ces manches s'exécutent en dentelle noire; ta mère les fera coudre grossièrement sous les manches de sa robe de velours ou de satin noir. Elles s'exécutent aussi en dentelle blanche et se placent sous des manches de toutes les couleurs. Elles donnent à la toilette un air plus négligé, elles ont le mérite de dissimuler un peu la forme du haut du bras, et de laisser voir le bas, que l'on couvre de bracelets. Bien entendu que la hauteur de la dentelle est tout à fait à ta disposition; cependant 8 centimètres me semblent une hauteur convenable.

Quant à la figurine en toilette de bal, je te ferai observer que les plis de sa robe de barège ou de mousseline sont égaux; ils ont trente centimètres chaque, ce qui fait une jupe taillée sur à peu près deux mètres de haut... mais les étoffes sont à si bon marché! et puis il n'y a rien de coupé, rien de perdu. Si tu adoptais cette toilette, je te



conseillerais de poser des fleurs naturelles des deux côtés de ta tête, ou bien deux grosses rosettes de ruban.

Je viens de faire une pause, afin de me lire... Je me trouve vraiment bien ennuyée!... Que veux-tu, ma chère! *les lettres se suivent et ne se ressemblent pas!*... Voici un proverbe de ma façon qui sera mon excuse.

Voyons! faisons ensemble quelques toilettes.

Je pense que, chez elle, une demoiselle serait très-bien ainsi : Une robe de mousseline de laine gros bleu à gros pois blancs. Corsage décolleté, manches courtes, fichu-pèlerine en mousseline claire, taillé sur les modèles n<sup>os</sup> 11 et 12 de la planche VIII, garni tout autour d'un passepoil de mousseline rabattant en dessous de 2 centimètres; des manches à la religieuse taillées en droit fil, sur le modèle n<sup>o</sup> 15 de cette même planche; mais égalisées du haut et du bas (tu n'as plus la crainte de couper de la dentelle), et garnies du haut et du bas d'un ourlet haut de 2 centimètres. Les cheveux descendant très-bas sur les joues, en longs bandeaux gonflés, à la madone; un tablier de gros-de-Naples noir, dont l'étroite ceinture est recouverte d'une cordelière qui revient nouer devant en laissant tomber ses longs glands.

Pour aller à l'église. Une robe de gros-de-Naples rayée gris sur gris, à corsage montant, sur les modèles n<sup>os</sup> 9, 10 et 12, planche IV; un mantelet de mousseline, brodé à petits pois, au crochet, garni d'une bande de mousseline pareille, festonnée et plissée à la bonne femme; un chapeau de crêpe blanc orné de ruban de satin blanc, tour de tête en rubans de satin bleu; bottines de prunelle noire; sac de cachemire blanc brodé en perles d'acier.

Pour aller faire des emplettes. Robe de jaconas à raies turques; corsage sur les n<sup>os</sup> 9, 10 et 11, planche IV; longue pèlerine ayant le droit-fil devant, le biais sur le dos où les raies se réunissent en biais. Col et

manchettes n<sup>os</sup> 3 et 4, planche V; chapeau de paille cousue, pas de bavolet, un ruban vert plissé à doubles plis ronds l'un sur l'autre, formant une espèce de couronne qui s'arrête à l'endroit où devrait commencer le bavolet, continue derrière, sur le petit rebord du chapeau, et se ferme par deux boucles et deux longs bouts pendants. Les brides se placent sous la passe. Voile de gaze verte. Celles qui n'ont ni larges frisures ni larges bandeaux mettent des tours de tête en rubans. Les chapeaux se serrent sur les joues ou s'écartent selon le genre de coiffure en cheveux.

Pour un bal, on ne porte que des fleurs naturelles montées sur un fil d'archal comme des fleurs artificielles. A la ville, on ne porte que des rubans sur et sous son chapeau. Les dames portent des plumes, des marabouts, des plumets russes sur leurs chapeaux... mais cela ne nous regarde pas.

J'ai remarqué que la démarche et la manière de se tenir changeaient selon le costume. Ainsi, avec nos corsages justes, nos manches étroites, nous tenons les bras serrés sur nos hanches, car si nous les tenions en guirlande, nous aurions l'air de ces demoiselles qui servent à battre les pavés; et puis avec ces longues tailles, ces longs bras, ces longues robes, ces longues écharpes, nous ne nous serrons pas dans nos corsets, et nous penchons le corps un peu en avant afin d'être moins roides... Il nous est d'ailleurs difficile d'avoir une démarche bien compassée, nous tenons presque toutes en laisse un King's Charles, un Stuart, un terrier ou une levrette, qui nous tire à droite, à gauche, qui s'appelle Miss, Trim, Fox ou Lovely, tous noms anglais, auxquels j'ai ajouté celui de Dearling, mon petit chien noir aux yeux d'émeraudes, aux dents semblables aux pétales des paquerettes, au museau, aux pattes, aux sourcils feu, à la barbe noire, éperonné comme un chevalier des anciens jours, et si bon, si méchant... Quand je t'écris, il est sur mes genoux; le jaloux qu'il



est se place toujours entre moi et toi que j'aime.... Ma chère, je te conseille d'avoir un chien, je t'assure que c'est une curieuse intelligence, et tu seras moins fière de la tienne lorsque tu auras observé celle que Dieu a donnée à ton chien.

Je te serre la main, et Dearling te la baise. Adieu! J. J.

Je rouvre ma lettre pour te dire en deux mots la manière d'exécuter des bracelets de corail que je viens de voir chez madame Chardin.

Choisis deux aiguilles d'acier, comme pour tricoter des bas, qu'elles aient millimètres de circonférence. — Une pièce de ganse à la reine, en laine rouge, de 20 ou 25 centimes (c'est une ganse plate large de millimètres). Coupe cette pièce en deux morceaux, prends-en un, monte avec cette ganse une jarretière de trois mailles, tricote-la en serrant ton point, ne fais jamais la première maille. Lorsque tu as fini ta ganse, tu enfiles tes trois mailles dans une aiguille enfilée de laine rouge, tu les réunis aux trois mailles qui ont commencé la jarretière et tu fermes ton bracelet, qui se trouve tourné comme une torsade formée de plusieurs rangs de petites perles de corail. Ce tricot étant élastique, tes bracelets s'élargissent pour laisser passer ta main et se resserrent sur ton poignet.

J'ai fini !... adieu, pour la dernière fois.

### Ephémérides.

*Août*, le sixième mois de l'année de Romulus et le huitième de celle de Numa et de notre année moderne. Auguste lui donna son nom, *Augustus*, qu'il conserve encore et d'où les Français ont fait *août* par corruption.

Le soleil pendant ce mois, parcourt ou

semble parcourir la plus grande partie du signe du zodiaque appelé le Lion, et vers la fin de ce mois il entre au signe de la Vierge; mais, à proprement parler, c'est la terre qui parcourt réellement le signe du Verseau opposé à celui du Lion.

### MOEURS ET COUTUMES.

23 août 1604. Érection de la statue équestre de Henri IV sur le pont Neuf à Paris.

Le meilleur roi qu'ait possédé la France méritait bien d'obtenir une innovation au profit de sa gloire et de sa popularité. Sous la première, la seconde et la troisième race de nos rois, jusqu'au règne de Louis XIII, les statues des grands monarques ou princes ne se plaçaient que sur leur tombe, au portail de quelques églises ou de quelques maisons royales. La statue équestre de Henri IV, érigée sur le pont Neuf, est le premier monument de cette espèce qu'on ait élevé dans Paris.

### Mosaïque.

Le bonheur est de sentir son âme bonne, il n'y en a pas d'autre à proprement parler, et celui-là peut exister dans l'affliction même. De là vient qu'il est des douleurs préférables à toutes les joies et qui leur seraient préférées par tous ceux qui les ont ressenties.

JOUBERT.

Au blé et à la vigne si vous demandez où sont leurs fleurs, ils vous montreront leurs fruits. De certaines personnes n'attendez pas de belles paroles : elles n'ont que de bonnes actions à vous offrir.

Penser tout haut, parler tout bas : voilà l'intimité.